

ANNEXES N° 1

1. Guide d'entretien à destination des femmes sans abri

1.1. Présentation de la personne et trajectoire

- Lieu de naissance, études, profession, vie affective, milieu familial

1.2. Vie dans la rue

- Depuis quand vit-elle en rue ?
- Y est-elle toujours ?
- Si elle en est sortie depuis quand ?
- Que transportait-elle avec elle et dans quoi ?
- La rue est-elle son « chez soi », un lieu qu'elle dit « habiter » ?
- Organisation des journées passées en rue ?
- Que faisait-elle/fait-elle durant les journées passées en rue ?
- Routine ?
- Maîtrise de cette routine ?

1.3. Stratégies d'évitement et de dissimulation

- A-t-elle des stratégies pour ne pas se faire repérer ?
- Lieux de prédilection ?
- Repères fixes dans la rue ?

1.4. Représentations d'elle-même

- Comment se nomme-t-elle en tant que femme ayant vécu ou vivant la rue ?
- Comment se perçoit-elle ?
- Comment se décrit-elle ?
- Comment les autres parlent-ils d'elle ?
- Quels regards se posent sur elle (société, passant.es, institutions) ?

1.5. Liens avec son corps

- Un corps dont elle prend soin ou qu'elle néglige ?

1.6. Violences subies par les femmes sans-abri

- A-t-elle entendu des femmes témoigner de la violence subie ?
- Violences institutionnelles ?

1.7. Vie relationnelle

- Liens avec ami.es, connaissances « d'avant » ?
- Liens avec de nouveaux.elles ami.es, connaissances ?

1.8. Sortie de rue

- Sortir de la rue et s'adapter à une nouvelle vie, ça commence par quoi ?

1.9. Maladies mentales

- Maladies mentales dans le monde du sans-abrisme, réalité qu'elle a côtoyé ?

1.10. Spécificités féminines du sans-abrisme au féminin

- En deux ou trois mots, comment qualifie-t-elle le monde du sans-abrisme féminin ?

2. Questionnaire destiné aux femmes sans abri

1. Pouvez-vous vous présenter en quelques mots en évoquant votre lieu de naissance, votre trajectoire scolaire, professionnelle, votre vie affective ? De quel milieu familial êtes-vous issue ?
2. Depuis combien de temps êtes-vous (étiez) en rue ? Si vous en êtes sortie, depuis quand ? Comment ?
3. Que transportez-vous (transportiez) avec vous ? Dans quoi ?
4. Quand vous êtes (étiez) en rue, dites-vous (disiez) d'un endroit donné « je l'habite » ou c'est mon « chez moi » ?
5. Que faites-vous (faisiez) durant les journées passées en rue ? Avez-vous (aviez) une routine ? Si oui, tentez-vous (tentiez) de la maîtriser ?
6. Avez-vous (aviez) une ou des stratégie(s) pour ne pas vous faire repérer ?
7. Avez-vous (aviez) des repères fixes dans la rue ? Des lieux de prédilection ?
8. Quand vous parlez de vous en tant que femme sans abri, comment vous nommez-vous ?
9. Si je vous demande de vous décrire, avec votre parcours d'errance, comment le feriez-vous ?
10. Comment vous entendez-vous (ou entendiez) nommée par les personnes autres que les personnes sans abri ?
11. Quel regard sentez-vous (sentiez) sur vous ? De la société, des passants, des institutions ?
12. Quel lien entretenez-vous (entreteniez) avec votre corps ? Un corps dont vous avez (aviez) envie de prendre soin ? Un corps que vous avez (aviez) envie de maltraiter ?
13. Quel est votre sentiment sur la question de la violence dans la rue, de la violence institutionnelle ?
14. Avez-vous (aviez) gardé des liens avec des ami.es, des connaissances de votre vie avant la rue ?
15. Avez-vous (aviez) lié connaissances avec de nouvelles personnes dans la rue ?
16. S'adapter à la nouvelle vie une fois sortie de la rue, ça commence par quoi ?

17. On évoque beaucoup les maladies mentales dans le monde du sans-abrisme. Avez-vous ce sentiment ?
18. Si je vous demande, en deux, trois mots de me citer les spécificités féminines dans le monde du sans-abrisme, que diriez-vous ?

3. Entretiens avec les femmes sans abri

A. De L'Ilot

1. MARIE

- **Pouvez-vous vous présenter en quelques mots en évoquant votre lieu de naissance, votre trajectoire scolaire, professionnelle, votre vie affective ? De quel milieu familial êtes-vous issue ?**

Je m'appelle Marie, j'ai 41 ans, presque 42 ans, je suis pair-aidante, j'ai un fils de 20 ans. Je suis de la région de Charleroi, je suis née à Charleroi, grandi à Charleroi et j'ai été sdf à Charleroi. J'ai mon diplôme de CEB, ensuite j'ai fait des études artistiques en professionnelle ; je n'ai pas atteint la 4^{ème} professionnelle qui me permettait d'obtenir mon CESS donc je n'ai que le CEB. J'ai beaucoup travaillé et me suis beaucoup cherchée longtemps : j'ai fait de la menuiserie, j'ai travaillé beaucoup en plaines de jeux, colonies de vacances car j'ai un diplôme de monitrice-animatrice. J'ai travaillé en call-center pendant très longtemps, j'ai élevé mon fils, c'est aussi un beau métier. Ça c'était mon parcours avant d'arriver à la rue. J'ai fait un an d'études d'éducatrice et puis je suis partie vivre un an en France. Puis je suis revenue et c'est à ce moment-là que j'ai travaillé en call center. Je viens d'une famille assez précarisée, où il y a énormément de chômage. Maman était technicienne de surface, je suis une enfant dite naturelle donc je n'ai pas connu mon géniteur et c'est maman qui nous a élevés seule, mon frère et moi. Même si nous ne sommes que deux, nous sommes issus d'une très grande famille, avec beaucoup de cousins et cousines.

- **Depuis combien de temps êtes-vous (étiez) en rue ? Si vous en êtes sortie, depuis quand ? Comment ?**

Je suis restée dans la rue plus ou moins pendant 3 ans et demi, 4 ans. Ils ne savent pas le retracer exactement au niveau administratif, au niveau des dossiers car il y a des moments où ils ont perdu ma trace. Je suis aussi partie en France pendant plusieurs mois et puis je suis revenue en Belgique. En France j'ai été logé chez des personnes mais ça n'a pas été car je buvais

énormément et j'ai décidé de partir car je devenais problématique et j'allais attirer des problèmes à ces personnes. Le 9 septembre 2021 ça a fait 3 ans que je suis rentrée en logement. J'ai essayé plusieurs fois de sortir de la rue, j'ai trouvé des appartements mais comme j'ai des allocations mutuelles et non du CPAS, il y a toute une série d'aides auxquelles je ne peux prétendre (les personnes qui touchent le CPAS de rue ont la possibilité de faire une épargne qui permet de payer une caution éventuellement et moi je ne pouvais pas). Elles peuvent aussi être payées par semaine. Moi je ne peux pas donc je percevais mes allocations une fois par mois. Et au bout d'une semaine, grand maximum 10 jours il n'y avait plus rien. Plusieurs fois j'ai trouvé des logements où je payais les cautions et quand je recevais l'argent les mois suivants j'allais fêter cela et je ne payais pas mes loyers. C'est arrivé plusieurs fois et ensuite j'ai appris l'existence du projet Housing First. C'était encore un projet à l'époque et il fallait que la personne soit « recommandée » par un service d'accueil de jour ou d'hébergement de nuit... Moi j'ai été les voir et je leur ai dit que j'étais intéressée, que j'étais un « cas désespéré » et une assistante sociale m'a alors aidée à remplir le dossier. J'ai eu plusieurs rencontres avec eux et un mois après, au mois de septembre j'ai eu mes clés. Ils m'ont donné mes clés en me disant « voilà tu es chez toi ». J'ai dit « ok merci » mais je n'arrivais pas à y aller. Je disais à tout le monde que j'avais un appartement mais je n'arrivais pas à y entrer. Après mon éducateur référent m'a téléphoné pour me dire qu'il avait apporté un frigo à l'appartement et qu'il s'étonnait qu'il fût vide. J'ai répondu que oui, que même si je payais mon loyer, je n'arrivais pas à entrer dans cet appartement. J'ai décidé ensuite d'y aller, j'ai reçu un petit matelas, une vieille télé minuscule qui faisait 25 centimètres et pesait 12 kilos. Je n'avais rien d'autres. Le premier repas que j'ai « cuisiné » dans mon appartement, je l'ai fait sur une crêpière électrique récupérée auprès de ma maman et j'ai cuit des fricadelles dessus, par terre, dans ma cuisine. J'avais l'impression d'être toujours en rue, je n'avais pas de gaz non plus, pas d'eau chaude. Je n'arrivais pas à m'approprier les lieux et j'avais toujours ce sentiment de vivre en squat ou dans la rue. J'ai continué à boire et ça a été très compliqué.

Le programme à Housing First propose des solutions mais ils ne font qu'une proposition. Mais à l'époque je n'étais pas prête à accepter. Ils m'avaient trouvé un appartement que je pouvais garder, quoi qu'il arrive, et même si je sortais du programme Housing First. Ce n'était pas une transition, c'était mon chez moi et tant que je payais le loyer c'était chez moi. Pour moi j'estimais qu'ils en avaient fait assez et que je ne devais pas les déranger plus que cela avec mes petits états d'âme d'alcolo. J'étais toujours dans la dépendance et puis j'ai décidé d'arrêter de boire. Je suis restée enfermée chez moi pendant deux mois avec un couple d'amis toxicomanes qui allaient entrer en logement un mois plus tard. Quand je disais que j'allais

arrêter de boire personne ne m'a cru et je peux le comprendre car ça faisait la trentième fois que j'arrêtais de boire. Mais eux ils m'ont dit « on te croit ». Je refusais d'aller faire le sevrage à l'hôpital mais de toute façon les hôpitaux ne m'acceptaient plus pour faire des sevrages. Si je n'avais pas de postcure, ils refusaient catégoriquement de me garder en psychiatrie. Mes amis sont restés avec moi pendant une semaine non-stop. On dira ce qu'on veut mais malgré le fait qu'ils soient toxicomanes ce sont les seuls qui ont cru en moi et qui sont restés et se sont relayés pour que je ne sois pas seule 24 heures sur 24. Ils m'ont hydratée, porté jusqu'aux toilettes parce que je faisais des crises de délire, j'avais des hallucinations, je tremblais, j'avais des risques de faire des crises d'épilepsie. Ils m'ont veillée pendant une semaine 24/24 et je ne les remercierai jamais assez d'avoir fait cela parce que ce sont les seuls qui ont cru en moi. Peut-être que c'est dû à leur propre parcours. Après je suis restée pratiquement tout le temps enfermée chez moi pendant près de deux mois avec pour seuls contacts ma maman et mon fils. Ils étaient contents pour moi mais en même temps ce n'était pas la première fois que j'arrêtais de boire... Mon fils me disait « oui je crois en toi maman » mais il m'a avoué un an plus tard qu'il n'y croyait pas du tout. A un moment Housing First m'a téléphoné pour me dire qu'ils n'avaient plus de Nouvelles de moi et je leur ai annoncé que j'avais arrêté de boire et le fait d'avoir retrouvé un logement, j'avais tous les huissiers qui débarquaient devant ma porte. J'avais essayé de tout régler toute seule, de contacter les huissiers mais à Housing First ils m'ont dit que je ne pouvais pas réussir toute seule, « tu vas être noyée, submergée... ». Alors j'ai demandé à être placée sous tutelle pour administration de biens et de personne. Parce que je voulais que quoi qu'il arrive, si jamais je replongeais, mon loyer serait payé et que je ne me retrouverais pas dans la rue. Parce que je ne voulais plus ! J'ai été mise sous administration de biens et de personne. Les choses se sont faites progressivement et donc pendant un an j'ai vécu presque enfermée chez moi. A part aller chez ma maman, dans des endroits Safe, voir mon fils, je restais à la maison. Après le covid est arrivé et le centre de jour a été délocalisé dans un hall sportif et ils demandaient des bénévoles jeunes puisque les personnes âgées ne pouvaient pas se porter candidates vu la crise sanitaire. Je me suis proposée de bon cœur pour donner un coup de main, pour servir le café, nettoyer les douches... Faire ce qu'il y avait à faire et pour donner un coup de main. Ça me semblait normal et j'avais vraiment envie de le faire. J'ai été deux, trois fois et puis après quand je suis arrivée on m'a dit « non tu t'es trompée d'horaire, c'est un autre jour que tu fais ». Je suis alors rentrée chez moi et j'ai reçu un email me signifiant qu'après avoir relu mon dossier, ils réalisaient que j'étais une ancienne bénéficiaire et donc ils voulaient plus que j'y retourne. Je n'ai même pas eu droit de réponse car j'ai été virée du groupe et bloquée via la messagerie Messenger. J'aurais voulu savoir car j'ai juste eu le temps de demander s'il

s'était passé quelque chose et on m'a répondu qu'il n'y avait aucun problème de ma part. C'était le règlement. Et puis j'ai été bloquée. Là c'était le seul moment où j'avais eu envie de reboire parce que je me suis dit que ces mêmes personnes qu'il y a un an avant me disaient « tu vaudrais mieux que ça. Arrête de boire, trouve un logement etc... », ces mêmes personnes me collent cette étiquette à vie de Marie sdf, poivrée, alcoolique... et refusent même que je vienne donner un coup de main gratuitement. Pour moi ce fut une claque phénoménale et une grosse remise en question. Je me disais mais en fait, c'est bon ma famille est contente car cela fait un an que j'ai arrêté de boire mais j'avais le sentiment qu'ils s'attendaient à tout moment que je me remette à boire, et là j'avais ce retour institutionnel. Je me suis dit « mais quoi que tu fasses, tu resteras Marie l'alcoolique, tu resteras ce déchet. Tu auras beau faire ce que tu veux, même du bénévolat on ne veut pas de toi ». C'était hyper violent. Ensuite Housing First a été mis au courant de ma mauvaise expérience avec le centre de jour, je ne sais pas par quelle voie et ils ont demandé à me voir et de là eux m'ont fait une convention de bénévolat. Ils m'ont assuré que je les aidais bien. Je refusais de le croire mais ils m'ont expliqué que je les aidais dans leur travail par des techniques d'approche avec des personnes, par le fait que je trouvais, en tant que bénévole dans une donnerie, des meubles, des casseroles, des essuies... Ils m'ont donné de la valeur et ont insisté fortement pour que je reprenne des cours de travailleuse sociale ou quelque chose de ce type mais moi je ne voulais pas. A ce moment-là je refusais parce que ce n'était pas parce qu'eux me voyaient là-dedans que j'étais obligée de le faire. Ce n'est pas parce que je pourrais le faire, que je pourrais réussir que je dois forcément le faire. Je dois m'écouter moi et je ne voulais pas. Ensuite j'ai entendu parler de la pair-aidance où là c'est vraiment partager mes outils, tout ce que j'ai pu acquérir dans la rue. Ce n'est pas du tout avec ce côté institutionnel, je reste moi, je partage ma boîte à outils avec des personnes, je les soutiens, je les accompagne et ici, maintenant j'accompagne des personnes qui entrent en logement. Je leur montre qu'il y a une vie après la rue, qu'il y a des activités saines que l'on peut faire, il y a des sorties sans se mettre en danger de par la consommation et toutes ces choses-là. Maintenant je fais cela. C'était super dur et je me dis que quelqu'un d'autre qui est moins bien entouré aurait pu replonger à cause de ça parce que moi j'y ai pensé, je me suis dit « ça sert à quoi tous les efforts que j'ai fait pour qu'en fait la société ne veuille pas de moi ».

- **Que transportez-vous (transportiez) avec vous ? Dans quoi ?**

Au début on se retrouve avec un gros sac, comme dans l'émission « rendez-vous en terre inconnue », quand ils ne savent pas s'ils vont partir dans un pays froid ou un pays chaud. Pour moi c'était la même chose, j'avais des vêtements pour la chaleur, des vêtements pour le froid, 7 culottes, 7 soutiens, 7 paires de chaussettes... Après moi j'avais la chance de laisser des

vêtements chez ma maman. Donc de ce fait là j'avais une ou deux tenues de rechange. J'avais une trousse de toilette car j'aimais bien avoir mes produits plutôt que d'utiliser ceux qui étaient mis à notre disposition. J'avais ma petite trousse à pharmacie avec du Dafalgan, des sparadraps... Si quelqu'un se coupait, il venait vers moi et je gardais ce côté un peu maternant avec tout le monde. Et le reste, surtout plein de bières. J'avais un sac à dos qui faisait au minimum 5 kilos car il était plein de bières. C'était l'élément indispensable à ma survie.

- **Quand vous êtes (étiez) en rue, dites-vous (disiez) d'un endroit donné « je l'habite » ou c'est mon « chez moi » ?**

Oui plusieurs fois car j'ai habité des camps différents. J'ai été beaucoup en tentes, beaucoup en squat aussi. Mais je ne disais pas forcément que c'était mon chez moi. Mon chez moi c'était plutôt la rue. Après il y a le truc des territoires, on sait que là-bas c'est chez machin. Il est là depuis 5 ans, c'est chez lui. C'est un peu comme quand on fait la manche, on n'ira jamais sur des territoires qui « appartiennent » déjà à quelqu'un. Ou alors on sait que l'on peut y aller à certaines heures parce que lui n'y est pas. Il y a cette forme de respect, de hiérarchie, d'ancienneté... C'est un autre monde. Un monde parallèle. Quand je suis arrivée en rue, j'avais l'impression, comme dans un conte, d'être passée de l'autre côté du miroir. J'ai eu cette impression de « clac-clac », tout s'était retourné. C'était la même ville, c'était toujours Charleroi mais que je voyais totalement différemment. Que je découvrais, que je ne connaissais pas, alors que j'étais passée par là des centaines et des centaines de fois. Quand je travaillais au call center, tous les jours je passais par la gare car je prenais un bus qui s'arrêtait à la gare et de là j'attendais dans la salle des pas perdus avant de prendre mon autre bus. Et en fait il y avait toujours beaucoup de monde, ce qui est normal pour une salle des pas perdus où les gens attendent leur train ou leur bus. Mais en fait je ne m'étais jamais posé la question, pour moi c'étaient des gens qui allaient travailler, allaient à l'école et je me suis rendue compte quand j'ai été moi-même en rue, que plus de la moitié des personnes qui sont là sont des personnes à la rue. Je l'ai fait moi-même à passer des journées entières là-bas. A recharger un téléphone, à discuter avec Pierre, Paul et Jacques. Et on ne pouvait pas dire que j'étais à la rue car j'étais toujours propre sur moi. Au début quand on est à la rue on a un énorme sac à dos comme si on partait pour trois mois et puis après on a un petit sac à dos avec juste le strict nécessaire dedans. On peut être monsieur ou madame tout le monde. C'est un monde parallèle qui a ses propres règles, son propre fonctionnement qui peut paraître aberrant pour les gens « normaux ». Un monde inconnu. Je ne savais pas qu'il y avait tout cela et pour moi, avant d'être à la rue, les personnes qui étaient dans la rue étaient des gens qui le voulaient bien, qui ne se bougeaient pas le cul. Je donnais bien un sandwich ou une canette de coca mais je ne donnais jamais de pièces.

Maintenant je n'en donne toujours pas car les personnes qui demandent de l'argent ce n'est pas pour manger c'est pour consommer. Je donne à manger, des boissons, ou je vais chercher un paquet de biscuit mais je ne donne pas d'argent.

- **Que faites-vous (faisiez) durant les journées passées en rue ? Avez-vous (aviez) une routine ? Si oui, tentez-vous (tentiez) de la maîtriser ?**

Ma première routine était celle de ma consommation parce que si je consommais des bières trop fortes toute la journée, à 14h je n'étais plus capable de rien. J'avais mes petites routines pour ma consommation avec 2, 3 bières fortes pour me réveiller et puis des plus légères dans la journée et le soir des fortes pour dormir. Parce que c'est l'alcool qui gère le sommeil et le quotidien en général. Le matin on se réveillait, quand on était en tente, on se réveillait quand on se réveillait, on allait à l'accueil de jour où l'on avait l'occasion de déjeuner et de prendre une douche, de faire des démarches si on le souhaite. Ensuite vers 11 heures 30 on partait au resto du cœur la semaine et puis on restait là jusqu'à 13h30-14h. Ensuite on partait à l'accueil de jour jusqu'à 16h et en fonction de la météo et des saisons on essayait d'être enfermés le plus longtemps possible ou pas. Quand c'était l'hiver il y avait l'accueil de soirée après la fermeture de l'accueil de jour (16h) qui restait ouvert jusqu'à 20h et laisse le temps d'aller ensuite aux différents abris de nuit jusqu'à 21h. Les journées sont horriblement longues. Moi je ne faisais pas grand-chose mais des personnes qui veulent faire des démarches comme aller à la commune par exemple, donner un coup de fil pour un appartement, ça prend une demi-heure mais après toute la journée il faut l'occuper. Mais comment l'occuper ? Alors on consomme parce que le temps passe plus vite. Les jours passent vite car je ne me suis pas rendue compte que j'avais passé plus de 3 ans dans la rue mais les journées sont longues, sont interminables quand il y a une canicule, quand il pleut toute la journée, quand il fait moins 10 et que tu n'as pas trouvé d'endroit pour dormir. Tu dois marcher toute la nuit pour ne pas geler sur place. C'est long et en même temps le temps passe à une vitesse dingue. C'est paradoxal et en même temps on reste en groupe et on boit, on consomme. On essaie d'éviter les conflits, d'éviter un tel... Et puis on réfléchit aussi est-ce qu'on va essayer de rentrer dans un abri de nuit, aller à la tente, aller dans un lit... Les abris de nuit ce n'est pas l'hôtel non plus. Il y en a qui n'osent pas aller dans des abris de nuit mais je les comprends. On prend 25 personnes qui ont passé toute la journée au soleil, sous la pluie, à consommer. Ces personnes ont eu des interactions entre elles, car les sans-abri restent entre eux ; il y a eu des disputes parfois et après, le soir, à 21h on les enferme tous dans un bâtiment. Il y a certains soirs où les tensions sont énormes. On sent les tensions. Donc je peux comprendre qu'il y a des personnes qui ne veulent pas aller dormir dans les abris. Et puis quand tu es dans un abri mixte comme celui de Charleroi, il y a 20 lits pour les hommes

et 3 lits pour les femmes. Quand tu arrives, que tu rentres dans un dortoir où il y a 20 gars et toi tu arrives avec ton sac à dos. Toutes les têtes se retournent d'un coup et c'est pour cela que quand il y avait une nouvelle, je fonçais droit sur elle et je lui disais « bonjour, viens je vais te montrer ta chambre, on va aller chercher tes draps ». Si je ne faisais pas cela, c'était une nouvelle proie. Un homme qui est dans la rue ne va pas avoir la prétention d'aller essayer de draguer une femme qui n'est pas à la rue. Donc, qu'est-ce qu'il fait ? Il va essayer d'en avoir une qui arrive en rue. J'ai essayé de faire mon petit possible pour les protéger comme je pouvais.

- **Avez-vous (aviez) une ou des stratégie(s) pour ne pas vous faire repérer ?**

Le stratagème que je développais c'était de me mettre en couple, de me mettre dans un groupe d'hommes. Dans lequel tu ravales un peu ta fierté, souvent c'est « va jusqu'au magasin », on devient un petit boy mais au final ce n'est pas dramatique que ce soit toujours toi qui vas chercher les canettes de bière au magasin. Ce n'est pas toi qui paies mais c'est toi qui te déplaces etc. Tu as quand même cette protection qui est là. Il y a certaines femmes qui ne se lavent pas ou qui se masculinisent vraiment très fort. On n'aurait pas pu dire qu'il s'agissait de femmes avant de les entendre parler. Ou alors il y avait des femmes que je voyais la nuit, à l'abri de nuit et le matin elles disparaissaient. On ne les voyait pas à l'accueil de jour, on ne les voyait pas au restaurant du cœur le midi, parce qu'elles se fondaient dans la masse des personnes dans les magasins. Elles étaient habillées comme madame et monsieur tout le monde, elles déposaient leur sac dans la consigne à la gare et après elles se baladaient toute la journée l'air de rien. Et le soir elles venaient pour dormir à l'abri de nuit et la même chose le lendemain. Elles ne côtoyaient pas les personnes de la rue.

- **Avez-vous (aviez) des repères fixes dans la rue ? Des lieux de prédilection ?**

Oui. On a nos trucs. Les bancs devant la gare. On aimait bien. On s'asseyait et on regardait les gens aller et venir. On leur inventait des vies, on rigolait, on passait le temps, on regardait les pigeons pendant des heures. On passait le temps comme on pouvait. Quand il faisait beau, c'étaient les parcs. C'était plaisant, on se tapait dans l'herbe. Mais sinon c'était surtout la gare car il y avait des bancs, des prises où l'on pouvait charger les téléphones. Et puis il y avait du passage. On regardait les gens passer. Ou alors on allait au cinéma car on n'était pas sans argent. Quand on faisait la manche c'est parce qu'on avait dilapidé l'argent qu'on avait perçu de l'État.
(Rires)

- **Quand vous parlez de vous en tant que femme sans abri, comment vous nommez-vous ?**

J'ai vécu la rue. C'est ce que je dis. C'est le terme que j'emploie le plus souvent parce que j'ai le sentiment d'avoir vécu plusieurs vies. J'ai eu ma vie avant la rue, pendant la rue et ma vie après la rue.

- **Si je vous demande de vous décrire, avec votre parcours d'errance, comment le feriez-vous ?**

Quand j'étais en rue je me décrivais comme un déchet. J'étais devenue un déchet. Je suis alcoolique abstinente (le 14 mars 2022 cela fera 3 ans) et j'étais totalement consciente même avant d'arriver à la rue de cette problématique mais je n'arrivais pas à m'en sortir. Je n'avais pas les outils, l'aide appropriée. J'avais des aides mais qui n'étaient pas celles dont j'avais besoin à ce moment-là et je n'étais pas prête tout simplement à m'en sortir. Ça n'allait pas. Donc j'étais totalement consciente de ce problème. J'avais cette prise de conscience qui me faisait me sentir encore plus mal car si je n'avais pas eu cette prise de conscience j'aurais bu et je ne me serais pas sentie mal. Mais là je buvais tout en sachant que c'était mal parce que je ne faisais pas les choses que je devais faire. Je faisais des choses que je ne devais pas faire. J'étais une mauvaise mère alors que j'avais eu une relation fusionnelle avec mon fils jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge de 12 ans. On partageait tout, il passait avant tout le monde dans ma vie. Et là j'ai été complètement démissionnaire et je lui ai fait vivre des choses qu'il n'aurait pas dû vivre. Donc je m'en voulais très très fort et je culpabilisais à l'extrême de me dire que mon besoin physique et psychologique d'alcool était plus fort que l'amour que je lui portais. C'était vraiment horrible. Et donc je m'estimais être un déchet. Réellement.

La femme que je suis aujourd'hui est une nouvelle femme. Je suis maintenant ce que j'aurais voulu être toute ma vie en fait parce qu'à un moment donné je suis sortie de la rue avec l'aide de Housing First qui m'a trouvé un logement. Housing First s'occupe des personnes qui ont plus de deux années de rue et qui ont de graves problèmes d'assuétudes et/ou des troubles psychologiques. Ils s'occupent des « cas désespérés » comme j'aime à le dire. Ils m'ont trouvé un logement et quand je m'y suis retrouvé, il m'a fallu un mois, alors que j'avais les clés avant d'y mettre les pieds, je n'arrivais pas à me dire qu'après autant de temps en rue, c'est chez moi. Et en plus ce n'étaient que des murs, je n'avais rien. Je n'avais pas de matelas..., je n'arrivais pas à rentrer dans ce logement. Et une fois que je suis rentrée j'ai réussi, à droite, à gauche, à avoir un petit matelas... Et puis quelques mois sont passés, j'ai eu les clés en septembre et en octobre j'étais réellement dedans. Puis il y a eu les fêtes et j'ai été malade au nouvel an 2017-2018 ; réellement malade, une espèce de grippe ou quelque chose comme ça et je n'avais pas

de téléphone. Donc je suis restée une semaine seule chez moi, malade et malade en plus du manque d'alcool. Pendant une semaine, comme je n'avais ni télévision ni rien d'autre, j'ai passé mon temps à regarder les plafonds et les murs en me disant « mais il n'y a personne qui frappe à ma porte ». Et j'attendais chaque seconde, et à chaque pas que j'entendais dans l'escalier je me disais que c'était pour moi. Mais non. Il n'y a personne qui est venu pendant une semaine et au bout de cette semaine quand j'ai pu sortir de chez moi je suis allée voir mon fils chez ma maman et ils m'ont dit « ah tu es là toi ! Ça va ? » comme s'ils m'avaient vue la veille. Je leur ai dit que j'étais malade et que ça n'allait pas et ils m'ont répondu « ah on pensait que depuis le nouvel an, tu étais restée en ribote ». Je me suis dit « qu'est-ce que j'ai fait de cette vie ? J'aurais pu être tombée dans ma douche et être morte et plus personne ne s'inquiète pour moi ». Ce fut une espèce de déclic de me dire que plus personne ne s'inquiète de moi. Je ne dis pas que les gens ne m'aiment plus mais ils ne s'inquiètent plus. Je leur en ai fait tellement voir... Moi qui étais tellement entourée, là je me suis dit que je devais choisir de continuer dans ce que je faisais et finir par en mourir. Je faisais des crises d'épilepsie, je faisais énormément de chutes, des commotions cérébrales, j'ai été trépanée... Soit je décide de vivre. Réellement pas juste arrêter de boire pour être juste vivante et faire ce que les autres attendent de moi mais vraiment vivre. Et vivre, être heureuse en fait. Donc là j'ai arrêté de boire le 14 mars. Et j'ai décidé d'arrêter de boire pour moi. Et pas pour mon fils, ma maman, la société, pour x ou y raisons comme je l'avais déjà fait avant et ça n'avait pas fonctionné. Là j'ai vraiment décidé d'arrêter pour moi. J'ai eu cette bouffée de vie qui s'est réveillée en moi et je me suis dit « je veux vivre et je veux vraiment me poser la question de ce qui me rend heureuse, qu'est-ce qui me fait du bien ». J'avais tout avant : j'avais une maison, un chien, une voiture, je partais en vacances... Tout ce qu'on nous apprend d'avoir pour être heureux. Sauf que moi je n'étais pas heureuse. Là, je n'ai pas de voiture, je ne pars pas en vacances, mais j'ai mon appartement, un jardin, un petit chien et je suis heureuse. Réellement. Avant je disais oui à tout le monde mais moi je n'existais pas parce que je voulais le bonheur des autres. Que les gens que j'aime soit heureux. Donc j'allais toujours dans leur sens et maintenant je me rends compte que même si je leur dis « non » ils m'aiment toujours et moi je suis plus heureuse et du coup j'irradie sur eux. Donc je suis maintenant la vraie Marie. Je n'ai pas plein de choses et le peu de choses que j'ai, je l'ai récupéré. Je suis bien. Je suis une femme heureuse.

- **Comment vous entendez-vous (ou entendiez) nommée par les personnes autres que les personnes sans abri ?**

Les clochards, comme je l'entends encore. Mais en général c'est les « SDF ».

- **Quel regard sentez-vous (sentiez) sur vous ? De la société, des passants, des institutions ?**

Un regard extrêmement jugeant mais vraiment un regard qui me rappelait quand j'étais ado et que je me mettais une cuite avec mes amis et que je rentrais pompette à la maison et que ma maman me disait « mais enfin Marie ça ne se fait pas en tant que femme de se mettre dans des états pareils ! » Le regard de la société c'est un peu pareil. Ce n'est pas bien de se mettre dans des états pareils et c'est encore pire quand on est une femme. C'était ce regard là que j'avais et j'avais aussi une espèce de regard -dans mes moments de lucidité car je n'étais pas toujours ivre morte ; j'avais aussi des moments où j'étais totalement cohérente- et j'avais beaucoup de discussions avec les travailleurs sociaux qui se rendaient compte de la personne que j'étais et ça les décevait encore plus que je me mette dans des états pas possibles. J'avais ce double jugement, d'une part par le fait d'être une femme et que ça ne se fait pas et, d'autre part, tu peux mieux faire. Ils attendaient plus de moi que de certaines autres personnes. Ils ne comprenaient pas pourquoi je n'y arrivais pas, parce que d'après eux j'avais les capacités intellectuelles suffisantes pour comprendre et en sortir. Je leur expliquais que je comprenais que ma situation n'était pas normale mais que je ne trouvais pas la possibilité, les ressources pour m'en sortir. Donc j'avais toujours ce jugement. Et venant des personnes inconnues dans la rue, très clairement une femme dans la rue, d'autant plus que moi je ne me cachais pas, je buvais dans la rue, je me suis faite embarquer je ne sais combien de fois par des ambulances quand je faisais des chutes, des comas éthyliques... Trois ans plus tard je paie encore les factures des ambulances et j'étais connue de tous les services d'urgence possibles et imaginables. Je me suis urinée dessus... Très clairement j'avais un horrible regard, la société me voyait comme un déchet aussi. Et puis ça ne me dérangeait pas plus que cela puisque c'est comme ça que je me voyais aussi.

- **Quel lien entretenez-vous (entretenez) avec votre corps ? Un corps dont vous avez (aviez) envie de prendre soin ? Un corps que vous avez (aviez) envie de maltraiter ?**

J'ai toujours fait attention à mon hygiène même si je me considérais comme un déchet. Je vois les choses un peu différemment maintenant mais à l'époque où j'étais en rue j'avais une échelle de valeurs qui était totalement inventée. Par exemple, j'avais dans ma tête en arrivant en rue que oui j'étais une merde mais il y avait des pires merdes, il y avait les toxicomanes, pire que les alcooliques, dans ma tête et dans mon échelle de valeurs à ce moment-là. Que les toxicomanes sales c'est encore pire. C'est peut-être cela qui m'a aussi sauvée car je ne suis pas tombée dans la toxicomanie en plus de mon alcoolisme, ce qui est souvent le cas et qui mène à

la prostitution. On peut mendier un peu pour s'offrir une bière mais après quand on tombe dans les consommations de toxicomanie, là c'est beaucoup plus cher et les personnes tombent dans la prostitution. J'ai toujours fait attention à être propre sur moi. Je n'étais pas féminine pour autant, pas masculine non plus mais je ne me maquillais pas. Ce n'était pas le truc auquel je pensais. J'ai toujours été en couple quand j'étais à la rue. J'ai eu des relations à chaque fois assez longues et pas forcément avec des personnes dont j'étais amoureuse mais il y a ce truc où on cherche la sécurité. J'ai beau avoir une grande gueule s'il y a quelqu'un qui me met une claque je tombe ; je ne suis pas une bagarreuse, je n'ai jamais frappé qui que ce soit... C'est un peu ce truc de recherche de protection vis-à-vis des hommes et donc j'ai toujours été en couple dans la rue. Par contre j'étais très maigre, j'ai eu une sleeve et donc je préférais boire plutôt que manger. J'étais très maigre et je pesais 60kg pour 1,78m, j'étais vraiment squelettique.

Je préférais boire, je m'en fichais de savoir à quoi je ressemblais, du moment que j'étais propre. Je ne voulais surtout pas que l'on me dise que j'étais puante. C'est comme ça et en même temps quand on est sous l'effet de l'alcool on n'est pas forcément très intelligent... et on se raccroche à de petites choses. Moi c'était mon hygiène qui était extrêmement importante. Je ne mettais pas de boucles d'oreille ou de mini jupes, ce n'est pas pratique non plus quand on est en rue. J'ai beaucoup été dans des tentes, sur des terrils, donc je me voyais mal arpenter les terrils en mini-jupe.

- **Quel est votre sentiment sur la question de la violence dans la rue, de la violence institutionnelle ?**

Je me rappelle de cet accueil de nuit où au rez-de-chaussée ce sont les chambres des hommes, avec les réfectoires et leurs douches et à l'étage il y a un bureau des éducateurs et les chambres des filles avec une douche. Cette douche est tombée en panne je ne sais combien de fois mais pendant une période cette douche est tombée en panne et est restée en panne. Moi je disais qu'on voulait bien se laver mais on me répondait que ce n'était pas possible. Mais comment est-ce possible que ce ne soit pas possible à partir du moment où il y a six douches au rez-de-chaussée ? demandais-je. Je ne comprenais pas pourquoi on nous refusait de nous laver. On ne pouvait pas rester sans se laver. On allait là pour dormir et pour se laver. Ça n'a pas de sens. Il a fallu qu'un ami à moi insiste auprès des éducateurs et plaide pour qu'on prenne notre douche au rez-de-chaussée. Avant les hommes ou après les hommes mais qu'elles prennent leur douche. Les éducateurs refusaient sous prétexte que les hommes essaieraient de rentrer. Il a fallu que mon ami dise qu'il resterait devant la porte (ils ne pouvaient pas nous enfermer non plus) pour qu'on puisse utiliser cette douche. Pour les éducateurs, il n'y avait aucun problème que l'on reste sans se laver. C'est une forme de violence ça. Le fait aussi d'aller à l'accueil de jour et

que dans toute l'équipe éducative il n'y ait pas une femme au minimum. Moi je n'ai pas honte. Les femmes ont leurs règles depuis la nuit des temps mais quand tu te retrouves dans le réfectoire avec 25 gars et qu'il n'y a que 5 éducateurs et que tu as besoin d'un tampon ou d'une serviette hygiénique, tu ne te sens pas bien de demander. Moi je n'ai pas de problème je le fais. Même si ça peut paraître ridicule à certaines personnes, non tu ne te sens pas bien de demander. Quand tu dois aller prendre ta douche à ce fameux accueil de jour par exemple qui a été créé dans les années 80, époque où il n'y avait que des hommes à la rue, là tu as deux douches qui sont dans la même pièce. Même si ta cabine de douche elle ferme à clé, c'est un peu délicat. Tu sais que c'est un homme à côté. Tu dois t'habiller dans la petite cabine de douche, tu ne peux pas ouvrir la porte pour faire évacuer la buée car tu as peur que ce soit juste à ce moment-là qu'un homme passe et va te voir. Il y a plein de choses comme ça qui n'ont pas été pensées. Je ne leur en veux pas car ça a été créé à une époque où il n'y avait pas de femmes en rue, les femmes ne restaient pas à la rue. On ne pouvait pas imaginer à cette époque-là qu'on laisse une femme à la rue. C'était impensable. Quoi ? Tu as laissé ta cousine à la rue ? Mais mon Dieu, tu es un monstre ! On ne pouvait pas laisser une femme à la rue. Ce n'était pas possible et ce n'était pas dans les mœurs. Mais maintenant si on laisse les femmes à la rue. On ne les voit pas autant que les hommes mais le problème c'est que le modèle qui a été créé dans les années 80 n'a pas été revu. Il a été créé au masculin universel et il est resté en l'état.

Quand on va prendre sa douche, on reçoit un gant, un essuie de toilette, il y a du gel, des cotons tiges, du dentifrice. Un jour j'ai demandé un rasoir et on m'a dit « c'est pour les hommes ». J'ai dit que je voulais me raser les jambes. Et ils m'ont regardé avec la question « pourquoi » dans les yeux. Je n'avais pas besoin de justifier pourquoi je voulais me raser les jambes. Ce n'est pas parce que je suis à la rue que je ne peux pas me raser les jambes. Et puis les hommes ont droit à un rasoir pour se raser la barbe, moi j'ai le droit à un rasoir pour me raser les jambes. Ce sont de petites choses comme ça. Autre exemple : il y a un accueil de jour pour femmes où les seules activités que l'on ne m'ait jamais proposées là-bas ce sont des ateliers bien-être, où l'on pouvait se faire maquiller. C'était deux ou trois fois par an avec un petit brushing et choisir deux, trois vêtements dans les penderies. Après je n'y allais plus et je leur ai dit un jour « vous n'avez pas envie de donner des cours d'auto-défense ? ». Aujourd'hui ils ont un peu amélioré le programme et ils proposent des cours d'alphabétisation, ce que je trouve très bien. Car j'avais besoin d'autre chose que de maquillage quand j'étais dans la rue. Les garçons pouvaient aller au foot, les filles non. La seule chose qui peut faire du bien à une femme c'est du maquillage, la seule chose qui peut faire du bien à un homme c'est du foot... Une ou deux fois par an on avait aussi des étudiant.es qui venaient faire de la pédicure. Ça j'avoue qu'on en avait bien

besoin. Mais d'office on le proposait plus aux femmes. Les hommes ont leur proposait une tondeuse pour se raser le crâne mais peut-être qu'eux aussi auraient voulu un petit soin du visage. C'est vrai il y a des hommes qui sont coquets.

- **Avez-vous (aviez) gardé des liens avec des ami.es, des connaissances de votre vie avant la rue ?**

Le seul lien que j'ai gardé quand j'étais en rue, c'était ma maman et mon fils. Il y a des gens qui ont démissionné. Je ne leur en veux pas. Et il y a des personnes dont moi je me suis éloignée car je les voyais se démener à essayer de trouver la solution miracle pour m'aider et il n'y en avait pas. Donc je me suis éloignée d'eux car ils souffraient de me voir en souffrance et de ne pouvoir rien faire. C'est là que le dicton « loin des yeux, loin du cœur » prend tout son sens. Ce n'est pas que l'on n'aime plus la personne, c'est qu'à un moment donné c'est trop de souffrances et il y a des personnes fidèles aux postes mais c'est moi qui me suis éloignée. Car je savais qu'ils ne pourraient rien faire et c'était cruel de leur imposer cela. Si je croisais quelqu'un que je connaissais, je disais « salut » et c'était tout. Il y a aussi peut-être des moments où je ne les ai pas vus et qu'eux aussi ont fait mine de ne pas me voir.

- **Avez-vous (aviez) lié connaissances avec de nouvelles personnes dans la rue ?**

Mon meilleur ami est une personne que j'ai rencontrée à la rue. Il m'a aussi fait un petit électrochoc parce que quand il est arrivé à la rue, il a 24 ans, moi j'accueillais toujours les nouveaux. Je rigolais avec lui, on a un peu crâné ensemble et un jour il m'a dit « qu'est-ce que tu fous là ? ». Je lui ai répondu « comme toi. Je ne comprends pas ta question ». Il m'a dit « tu n'as rien à foutre là, pourquoi tu es dans la rue depuis 3 ans ? Je ne comprends pas ». Il a rajouté qu'il est venu vers moi car je lui paraissais la plus normale dans l'histoire. Il m'a dit que je n'avais plus rien à faire dans la rue. Je me suis dit qu'il n'avait pas tort et j'ai commencé à réfléchir. Lui ne voulait plus rester dans la rue que ça m'a boosté. 4 ans plus tard il est toujours mon meilleur ami et il ne se passe pas une journée sans que l'on se parle. Il s'en est bien sorti aussi. Il n'est plus dans la rue. Il est sorti un mois ou deux avant moi de la rue. Quand je vais à Charleroi, je ne renie pas d'où je viens. Je vais vers eux, je m'assieds, je bois un coca, je discute avec eux parfois pendant des heures. Je ne me rends pas compte du temps qui passe. Et ils me remercient à chaque fois et disent que je reste dans leur cœur.

Ils savent que tout ce que je fais maintenant, le boulot que je fais, les démarches, la visibilité que je me donne ce n'est pas pour me donner de la visibilité à moi mais c'est pour qu'on les entende eux. Je suis leur porte-parole en fait. Ils le savent et parfois c'est eux qui viennent vers moi et me demandent des choses car ils savent que je travaille bénévolement dans la donnerie.

Ils me passent commande : « il me faut une paire de baskets en 45 ». Ils savent aussi que j'ai toujours des canettes de coca dans mon sac. Je leur donne un coca, un masque, un biscuit, des cigarettes. On discute, je m'assieds par terre avec eux. Ce sont de vraies personnes. Parfois on me dit « tu es devenue bien maintenant ». Pour les gens c'est un compliment mais non. Ça veut dire qu'avant je n'étais pas bien, que j'étais une mauvaise personne. Alors ils se ravisent « non non ce n'est pas cela que je voulais dire ». Mais si c'est ce qui s'est dit. J'étais la même personne mais sous influence. Et toutes les personnes, tous ces soulards, ces tox, ces clochards, ces putes, ce sont des personnes. Moi je n'ai jamais été aussi bien accueillie qu'à l'espace P par les prostituées qui ont toujours été super sympa avec moi. Ce sont de vraies personnes. Je pensais que je n'avais pas de jugement avant d'être à la rue mais en fait j'étais emplie de préjugés. Je n'étais pas méchante avec qui que ce soit mais en même temps je n'avais pas d'estime pour ces personnes.

- **S'adapter à la nouvelle vie une fois sortie de la rue, ça commence par quoi ?**

J'avais décidé d'arrêter de boire pour être heureuse mais je n'y arrivais pas. J'arrêtais de boire et pendant cette fameuse première année, je n'arrivais pas à être heureuse. J'avais mauvaise conscience et je me refusais le bonheur après tout le mal que j'avais fait. J'avais ce truc de me poser la question « de quel droit ai-je le droit ? Car j'ai fait du mal aux gens que j'aime et qui m'aiment ». Un jour je me suis dit que si je continuais à voir les choses comme cela, ça ne servait à rien d'arrêter de boire. Si c'était vivre pour être vivante, pour exister, ça ne sert à rien. J'ai appris la résilience, l'acceptation de ce que j'avais fait, je me suis excusée sincèrement, réellement, du plus profond de mon cœur auprès de personnes. Je me suis excusée les yeux dans les yeux et je leur ai clairement dit que « maintenant je veux avancer. Soit tu avances avec moi, soit on se dit au revoir ». Ma maman a eu un peu de mal et me disait « oui mais pour toi c'est facile ». Mais non pour moi ce n'est pas facile ! Mais ça sert à quoi que l'on se voie si c'est pour me reprocher à chaque fois ce que j'ai fait ? Alors on ne se voit plus. Je serai triste mais je suis encore plus triste de te voir et de vivre dans les reproches. Tes reproches sont vrais, ils ont le droit d'être là mais je ne peux pas vivre comme ça dans le reproche. Alors soit on avance soit on se sépare et on avance chacune de son côté. Il a fallu que je fasse cela et que j'accepte ce que j'avais fait comme un état de fait. Même si la moitié je ne m'en souviens pas. Ce doit être certainement vrai tout ce que l'on m'a raconté et toutes les choses que je n'ai pas voulu que l'on me raconte car je ne voyais pas l'intérêt que l'on me raconte des choses dont je ne me souvenais pas. A partir de là où j'ai clairement posé les choses et dis que ce serait ainsi, que ça plaise ou non et que j'allais avancer et qui m'aime me suive, il y a des gens qui n'ont peut-être

pas accepté, qui parlent dans mon dos. Je n'ai pas honte, j'ai fait tout cela mais je ne peux pas effacer. Je n'en suis pas fière mais je l'ai fait, donc je l'assume mais je ne vais pas me flageller jusqu'à la fin de mes jours et faire des pèlerinages en marchant sur les genoux. J'ai accepté tout cela et j'ai fait le choix de partager avec les gens. Il y en a qui me disent « tu es géniale, tu t'en es sortie, moi je n'y arriverai jamais ». Je leur dis « non, toi et moi on est exactement pareils. Ils sont là avec leur canette de bière et je leur dis que oui on est pareil mais on n'est juste pas dans la même temporalité. Moi je suis un peu plus en avant mais toi c'est moi il y a trois ans. J'aurais pu tenir le même discours que toi. Laisse-toi une chance. Ce n'est peut-être pas pour maintenant mais dans un an, dans trois ou cinq ans... Un jour peut-être.

- **On évoque beaucoup les maladies mentales dans le monde du sans-abrisme. Avez-vous ce sentiment ?**

Je n'ai pas de diagnostic de maladies mentales ou de troubles mentaux. Mais je suis très fragile cependant car j'ai souffert toute ma vie de ce syndrome de l'imposteur et j'ai toujours essayé d'être une autre personne que ce que j'étais pour que les gens soient heureux. Je n'étais jamais moi-même. Mais sinon oui j'ai eu de gros états dépressifs car j'étais consciente de l'état dans lequel j'étais par rapport à l'alcool. Mais sinon au niveau des personnes que j'ai pu rencontrer en rue, très clairement c'est après la rue que je m'en suis rendue compte mais je ne sais combien de fois j'ai accompagné, sans le savoir, des personnes qui étaient en pleine décompensation ou quelque chose du genre. Je le faisais instinctivement mais après, de par les études que j'ai faites à l'UMons, j'ai appris que c'était cela, des personnes qui ont des troubles psychiatriques, même très graves, des personnes qui ont des déficiences mentales, qui ont 8 ans d'âge mental et qui sont dans la rue. Tout le monde abuse d'elles, c'est une horreur. Je ne comprends pas pourquoi toutes ces personnes sont à la rue. Et en même temps elles n'ont leur place nulle part dans nos institutions. On ne veut pas d'elles dans les institutions, pas parce que les services n'ont pas essayé de leur trouver un endroit mais parce qu'ils ne sont pas faits pour vivre en colocation, ils ne sont pas faits pour vivre tous seuls, on ne veut pas d'eux non plus en institutions parce que ça coûte cher et qu'il n'y a personne pour payer. Ils ne sont pas dangereux donc on ne va pas les enfermer... Ils se retrouvent à la rue, livrés à eux-mêmes, avec plein de gens qui abusent d'eux de toutes les façons possibles et imaginables que ce soit au niveau financier ou au niveau physique... Ce sont des personnes qui sont violentées de toutes parts. C'est vraiment extrêmement violent. Moi j'ai toujours eu cette chance car j'ai pu me sortir de situations un peu compliquées et où j'étais en général bien entourée de personnes. Peut-être aussi que la gentillesse attire la gentillesse. Le fait d'être sympathique et avenante avec les gens, fait que j'attire aussi ce type de personnes. Les hommes avaient toujours envie de me protéger aussi.

Mais il y a énormément de personnes qui souffrent de problèmes mentaux dans la rue. J'ai l'impression que 7 à 8 personnes sur 10 ont de gros soucis ou en tous cas, pour les femmes 10 sur 10 ont vécu des violences dans leur vie. Moi personnellement avant d'arriver dans la rue j'ai vécu des violences énormes d'un gars que j'avais rencontré en hôpital psychiatrique pendant un sevrage. Ce gars qui était tout rose, toute violette, magnifique, gentil... j'ai recommencé à boire avec lui en sortant de cet hôpital et il est devenu extrêmement violent. Comme je m'en voulais d'avoir recommencé à boire, je ne disais à personne qu'il était extrêmement violent avec moi. C'est un cercle vicieux où lui n'avait aucun revenu, c'est moi qui payais tout et puis je n'ai plus payé mon loyer et je me suis retrouvée dans la rue avec ce gars qui était violent et qui continuait, dans la rue, à être violent avec moi.

- **Si je vous demande, en deux, trois mots de me citer les spécificités féminines dans le monde du sans-abrisme, que diriez-vous ?**

Fragilité. Force. Adaptabilité.

L'adaptabilité c'est parfois faire des choses que l'on n'aurait pas forcément faites mais que l'on fait parce qu'on doit survivre. La femme dans la rue, elle s'adapte. L'homme y va avec force. La femme fait ce qu'elle peut. Beaucoup de femmes arrivent dans la rue par accident de la vie. Surtout parce qu'elles ont subi des violences. Arriver dans la rue c'est un accident de la vie. Un accident grave. Alors je ne comprends pas qu'il n'y ait pas de suivi psychologique quand on arrive dans la rue. Quand on subit un grave accident, on a des séquelles post-traumatiques. Je ne comprends pas pourquoi quand il y a un immense accident de train, les personnes sont suivies, il y a une cellule de crise qui est mise sur pied. Quand une personne arrive à la rue, il n'y a pas tout cela. Pourtant qu'est-ce qu'il y a comme accident plus grave que cela ? De se retrouver comme cela. On appelle cela des accidents de la vie alors qu'on nous traite comme des accidenté·e·s. Les travailleur·se·s nous disent « ce n'est pas grave, tu vas t'en remettre, c'est un accident de la vie ». D'accord mais alors traite-moi comme une accidentée, prends soin de moi...

2. DALILA

- **Pouvez-vous vous présenter en quelques mots en évoquant votre lieu de naissance, votre trajectoire scolaire, professionnelle, votre vie affective ?**

De quel milieu familial êtes-vous issue ?

Je suis née en 1969 à Chefchaouen (nord du Maroc). Nous sommes arrivés en Belgique en 1975. J'ai fait toute ma scolarité à Laeken, jusqu'à la 5^{ème} secondaire générale. Et j'ai fait diverses formations par la suite. Ma mère n'a pas voulu que je termine mes études malgré le fait que j'étais une bonne étudiante. Lorsque ma mère a décidé que je devais arrêter mes études, trois professeurs sont venus à la maison pour demander que je puisse terminer mes études. J'ai été par la suite contrainte à un mariage en 1989 qui a duré très peu de temps car c'était un regroupement familial et mon ex-mari n'était intéressé que par les papiers pour s'installer en Belgique. Je ne me suis pas remariée et j'ai une fille de 17 ans. J'ai travaillé dans une maison de repos puis j'ai enchaîné différents emplois, dans le nettoyage, dans la vente dans une boulangerie, une poissonnerie car mon père était poissonnier et avait deux magasins. J'ai fait beaucoup de boulots différents. Dans le temps, lorsque les poissonneries de mon père fonctionnaient bien, nous étions plutôt une famille aisée. Plus tard, à cause de la concurrence et à cause de vols, ma famille a perdu les deux commerces et nous sommes tombés dans la précarité économique.

- **Depuis combien de temps êtes-vous (étiez) en rue ? Si vous en êtes sortie, depuis quand ? Comment ?**

L'année dernière, pendant près de deux ans, je suis restée dans la rue. J'allais au Samusocial, j'allais dormir un peu à gauche et à droite chez des connaissances. J'ai dormi dans des parcs. De fin 2019 à 2021 j'ai vécu dans la rue. Depuis avril 2021 je suis sortie de la rue. J'ai cherché, seule, un appartement en arpantant les rues, en consultant les journaux, internet... En rendant visite à ma mère qui habite la rue, j'ai vu une affiche et j'ai téléphoné, je me suis présentée et j'ai eu de la chance. Mais c'était difficile au début. On ne m'acceptait pas parce que j'étais au CPAS (j'avais des problèmes avec le chômage mais j'ai récupéré mes allocations aujourd'hui). Beaucoup de propriétaires refusaient de me louer un appartement parce que j'émergeais au CPAS. J'ai été de rejet en rejet, jusqu'au moment où j'ai eu de la chance. Au mois d'avril j'ai signé mon bail. J'ai travaillé avec mon frère, qui avait un Food truck, en 2018 jusqu'en mars 2019 mais malheureusement son comptable a fait des erreurs dans ses déclarations car j'étais engagée sous plan Activa et au lieu de déclarer les 20 heures de prestations qui sont un préalable

pour le Plan, il n'en n'a déclaré que 16. J'ai perdu mes droits dans le Plan Activa, mon frère s'est fait voler son camion et donc je me suis retrouvée sans emploi et sans droits. J'ai, dans la foulée, perdu mon domicile. Comme je ne m'entends pas avec ma mère je ne pouvais pas aller vivre avec elle.

J'ai demandé au SAJ de donner la garde de ma fille à ma mère et elle l'a obtenu. A ce jour elle est toujours sa famille d'accueil. J'ai perdu mon appartement à deux reprises, une fois en 2011. J'avais un logement social et j'étais trop gentille, ce qui m'a perdu. Toutes les personnes qui avaient un problème venaient chez moi. Je gardais des enfants, j'acceptais de faire rentrer des jeunes pour que ma fille ne soit pas seule. C'était une grave erreur. J'ai connu beaucoup de faits de méchanceté, de vols... A un moment je n'en pouvais plus et puis je suis partie. J'ai retrouvé un autre appartement et je l'ai perdu ensuite après l'épisode avec mon frère. Je n'ai pas bénéficié de beaucoup de soutien pour me reconstruire, j'ai surtout compté sur moi-même.

- **Que transportez-vous (transportiez) avec vous ? Dans quoi ?**

J'avais un sac à dos dans lequel il y avait ma crème hydratante, des lingettes, des slips, ma brosse à dents. Comme j'aimais bien lire et écrire j'avais des livres et un cahier. Et puis un jour on m'a volé mon sac à dos et j'ai tout perdu.

- **Quand vous êtes (étiez) en rue, dites-vous (disiez) d'un endroit donné « je l'habite » ou c'est mon « chez moi » ?**

Non certainement pas. C'est impossible pour moi de dire de la rue que c'est mon chez moi. J'étais constamment sur la défensive, sur mes gardes. J'avais toujours peur.

- **Que faites-vous (faisiez) durant les journées passées en rue ? Avez-vous (aviez) une routine ? Si oui, tentez-vous (tentiez) de la maîtriser ?**

Je n'avais pas de routine particulière. Quand je sortais du Samusocial à 8 heures du matin, j'errais, en fonction de la météo aussi. Quand il faisait froid je prenais le tram, le métro etc. La nuit je dormais chez des connaissances et je sentais aussi le jugement négatif à mon encontre parce que j'étais une SDF. Dans ma culture d'origine on est très vite jugés et mal compris. Je tenais cependant, malgré ma situation, à voir ma fille régulièrement. On allait alors au cinéma ou on se promenait.

- **Avez-vous (aviez) une ou des stratégie(s) pour ne pas vous faire repérer ?**

Marcher, marcher, marcher. Dans les parcs je m'installais comme une personne « ordinaire » et je lisais des livres ou j'écrivais. Je prenais les trams, les métros, j'allais d'un terminus à un autre et j'en profitais parfois pour dormir mais à moitié car j'étais toujours sur mes gardes.

- **Avez-vous (aviez) des repères fixes dans la rue ? Des lieux de prédilection ?**

Je connaissais deux cafés qui étaient ouverts 24h/24 et j'y allais très souvent. Sinon j'allais aussi dans les parcs et je marchais beaucoup. Je restais rarement à une même place parce que j'évitais les regards des gens et leur jugement.

- **Quand vous parlez de vous en tant que femme sans abri, comment vous nommez-vous ?**

Comme une SDF. Je n'aime pas ce terme mais c'est celui que j'utilise.

- **Si je vous demande de vous décrire, avec votre parcours d'errance, comment le feriez-vous ?**

Je me sentais mal, j'étais dépressive, très mal dans ma peau. Je me mettais toujours dans un coin, je discutais très peu. J'avais peur. J'ai été souvent agressée, rackettée... On me grattait dans tous les sens du terme. J'avais aussi un atroce sentiment de honte.

- **Comment vous entendez-vous (ou entendiez) nommée par les personnes autres que les personnes sans abri ?**

Je ne sais pas. Très sincèrement je ne sais pas.

- **Quel regard sentez-vous (sentiez) sur vous ? De la société, des passants, des institutions ?**

Très hostile. Je me sentais insultée par les regards. Et donc pour éviter ces regards et ces hostilités, je me cachais. Je ne mendiais pas, je ne m'asseyais pas par terre. Je n'ai pas été jusque-là.

- **Quel lien entretenez-vous (entretenez) avec votre corps ? Un corps dont vous avez (aviez) envie de prendre soin ? Un corps que vous avez (aviez) envie de maltraiter ?**

Je ne vais pas utiliser le terme de « maltraitance » mais en tous cas je négligeais mon corps. Je faisais le strict minimum, je me lavais le visage, mettais une crème hydratante et c'est tout.

- **Quel est votre sentiment sur la question de la violence dans la rue, de la violence institutionnelle ?**

J'ai été agressée à deux reprises quand j'ai été dormir chez des connaissances. C'étaient deux hommes que nous connaissions bien dans ma famille. Tous deux ont voulu abuser sexuellement de moi en échange du toit qu'ils m'offraient pour la nuit. Je me suis retrouvée dehors en pleine nuit. J'ai été agressée aussi par une femme dans un centre car j'ai vu qu'elle s'en prenait à une très jeune et jolie jeune femme. Comme je savais qu'elle était dans la prostitution, j'ai mis en

garde la jeune femme et l'autre ne l'a pas supporté et elle m'a agressée. Comme violence sexuelle, j'ai aussi subi une tentative de viol dans un parc à Molenbeek. Je dormais et un type a tenté de m'agresser, il m'a enlevé mon pantalon et heureusement qu'un autre homme est venu à mon secours. Les institutions sont violentes aussi. Quand on vous demande de quitter les lieux à 8 heures du matin, quel que soit le temps qu'il fait, c'est une violence. Et au niveau des assistantes sociales, il y en avait certaines qui avaient des préférences pour l'une ou l'autre femme hébergée et on le sentait très fort au niveau du suivi. Il y avait aussi de la méfiance à notre égard, on ne croyait pas ce que l'on racontait... Ça aussi c'est de la violence. Et parfois de la méchanceté ou de l'hypocrisie, du style, avec un regard de te faire comprendre « tu manges, tu dors et tu fermes ta gueule ». Je percevais, de la part de certaines assistantes sociales, un manque de considération.

- **Avez-vous (aviez) gardé des liens avec des ami.es, des connaissances de votre vie avant la rue ?**

Non. Aucun. J'ai coupé avec tout le monde sauf avec les membres de ma famille.

- **Avez-vous (aviez) lié connaissances avec de nouvelles personnes dans la rue ?**

Oui j'ai une amie qui est restée une amie et que j'ai connu au Samusocial.

- **S'adapter à la nouvelle vie une fois sortie de la rue, ça commence par quoi ?**

C'était très dur. Une fois que j'avais mon appartement je ne sortais plus. D'ailleurs j'ai pris beaucoup de poids et la télévision est devenue ma seule compagnie. Je ne voulais plus sortir car je pense que j'avais assez vu la rue. Je voulais aussi m'enfermer et ne plus voir toute cette méchanceté, hypocrisie. C'est ce que la rue me renvoie. Je me suis coupée de tout. Je sais que ce n'est pas une solution mais pour le moment ça me convient.

- **On évoque beaucoup les maladies mentales dans le monde du sans-abrisme. Avez-vous ce sentiment ?**

Oui, il y a des gens tout à fait normaux et le temps passant, ils se droguent, ils prennent n'importe quelle saloperie de drogue et c'est vrai que ça atteint le psychique. Ils changent alors de comportement, deviennent violents.

- **Si je vous demande, en deux, trois mots de me citer les spécificités féminines dans le monde du sans-abrisme, que diriez-vous ?**

L'insécurité. Le mal-être. On devient dépressif. L'abus, la méchanceté des gens, la manipulation. La rue au féminin ce n'est que du négatif.

3. HOURIA

- **Pouvez-vous vous présenter en quelques mots en évoquant votre lieu de naissance, votre trajectoire scolaire, professionnelle, votre vie affective ? De quel milieu familial êtes-vous issue ?**

Je suis une jeune femme qui vis dans la rue, avec malgré tout un revenu. Je suis belge, j'ai une vingtaine d'années, proche de la trentaine. Mon métier de base c'est le nettoyage. C'est mon truc, j'aime bien. J'ai fait des études jusqu'en 3^{ème} secondaire. Mes parents sont ouvriers. Ils savent ce qu'est la misère. J'ai eu une enfance assez instable. Je pense que cela se passe bien dans la rue pour moi car la famille m'a appris beaucoup de la vie de précarité. La famille m'a finalement bien « informée » sur ce qu'est la vie précaire et la vie de l'extérieur. Ça m'a sûrement donné plus de facilité pour vivre dans la rue.

- **Depuis combien de temps êtes-vous (étiez) en rue ? Si vous en êtes sortie, depuis quand ? Comment ?**

Cela fait 5 ans que je suis dans la rue et je n'en suis pas encore sortie. Pour moi ce fut un choix. C'est moi qui l'ai décidé. J'ai choisi la rue pour mon indépendance car, à cette époque, je dépendais de mes parents. Je n'avais rien à dire, je n'avais pas d'argent même si je travaillais. Pendant mes études je faisais des petits jobs d'étudiante mais je ne recevais rien dans ma poche. Ce sont mes parents qui prenaient mon argent. On faisait tout en famille, tout était mis en commun. Mais je ne manquais de rien du tout par ailleurs, je mangeais à ma fin, j'avais des fringues, je pouvais sortir pour aller voir des ami.es., même si c'était conditionné à certaines heures. J'en ai eu assez de ce mode de vie trop étouffant et trop familial alors j'ai préparé ma sortie. J'ai été voir le Samusocial et j'ai quitté la maison. J'ai été au Samusocial pendant deux ans.

- **Que transportez-vous (transportiez) avec vous ? Dans quoi ?**

Ma carte d'identité, ma carte bancaire que je porte ici en bandoulière (elle montre un petit sac accroché à son cou) très discrètement. Je me trimballe juste avec un petit sac qui contient un peu de nourriture et ma petite veste. Mes autres affaires sont dans des casiers dans des centres où on peut les consigner gratuitement. J'y laisse toutes mes affaires importantes comme mon passeport ou d'autres papiers administratifs et tous mes produits d'hygiène, mes vêtements. Sans sac et sans bagage, je suis tranquille.

- **Quand vous êtes (étiez) en rue, dites-vous (disiez) d'un endroit donné « je l'habite » ou c'est mon « chez moi » ?**

J'habite la rue, ce n'est pas chez moi mais je l'habite. J'y dors et je ne loge plus dans les centres depuis bien longtemps. J'ai déjà été à Pierre d'angle, à la Croix-Rouge, au Samusocial, dans un centre pour femmes mais au niveau du budget je n'arrivais pas à suivre, c'est trop cher. Et puis comme je suis quelqu'un de solitaire, me retrouver avec des femmes du matin au soir je ne pouvais pas.

- **Que faites-vous (faisiez) durant les journées passées en rue ? Avez-vous (aviez) une routine ? Si oui, tentez-vous (tentiez) de la maîtriser ?**

Je bouge beaucoup, je mets de l'ordre dans mes papiers, je viens beaucoup au centre d'hébergement d'urgence. Il y a le système où l'on peut travailler ici le matin, avec en contrepartie, un repas et une douche. J'aime assez bien parce que ça me permet de me dépenser et en même temps de prendre ma douche et de bénéficier d'un repas. C'est vachement bien car ça évite de traîner avec des gens toute la journée dans la rue, à ne rien foutre. De temps en temps je bois, un verre, deux verres, trois verres mais sans jamais trop me saouler. J'essaie de rester toujours lucide. Je fais les magasins aussi. Et puis le soir il faut se trouver un lieu pour dormir. Moi mon lieu préféré c'est le quartier Louise. Même en hiver ça ne me dérange pas de dormir en rue. J'ai appris des astuces en voyant les autres. Je prends deux cartons, je les enveloppe avec une couverture de survie et la couverture tient la chaleur. Pour le sol j'avais une couverture que je pliais en deux et une autre que je mettais au-dessus de moi. Je dormais ainsi tranquillement jusqu'à 7 ou 8 heures du matin.

- **Avez-vous (aviez) une ou des stratégie(s) pour ne pas vous faire repérer ?**

Oui je me cache un peu et je cache quelques parties de mon corps dont mes seins, mes fesses pour qu'elles ne soient pas trop visibles. Et surtout pour que l'on ne me dise pas s'il s'est passé quelque chose, que c'est moi qui l'ai voulu. Je ne me permets pas certaines choses que les femmes aujourd'hui revendiquent, comme s'habiller comme elles le veulent. Non je ne peux pas me le permettre. J'aime me préserver. Et puis je ne me fais pas repérer non plus car, comme je l'ai déjà dit, je suis toujours propre, je sens bon, je suis bien habillée.

- **Avez-vous (aviez) des repères fixes dans la rue ? Des lieux de prédilection ?**

Oui j'aime aller dans les bois. J'ai eu l'habitude. Mais je n'y vais jamais seule. J'ai commencé à y aller avec des personnes du centre. On a discuté et j'ai proposé d'y aller, de planter des tentes et de faire du camping. Ces tentes sont devenues nos maisons. J'ai commencé comme ça et j'ai vraiment apprécié. Tu te lèves le matin, il y a le chant des oiseaux, les arbres, c'est

vraiment calme et ça change des regards lourds que tu sens sur toi quand tu te réveilles dans la rue. Les bois sont des lieux isolés, loin du monde dans lequel nous vivons.

Je choisis les personnes avec qui je vais dans les bois : pas des petits jeunes qui boivent et qui fument de la cocaïne et qui vont me foutre le bordel à 5 heures du matin parce qu'ils n'ont pas leur boisson ou leur dose. Même si ça ne me met pas totalement en confiance, je choisis des personnes d'une cinquantaine d'années, avec des mentalités que j'apprécie et un minimum de choses que l'on partage en commun, comme le goût pour la musique par exemple.

- **Quand vous parlez de vous en tant que femme sans abri, comment vous nommez-vous ?**

Je suis une jeune femme avec des droits. Je n'ai pas de moi uniquement la vision d'une jeune femme sans abri même si effectivement ça rentre dans le cadre. En tant que femme sdf oui mais pas complètement.

- **Si je vous demande de vous décrire, avec votre parcours d'errance, comment le feriez-vous ?**

Je me sens très très bien. Je suis rentrée directement dans le cadre et ça ne m'a pas dérangé du tout. Je m'en fous complètement de ce qu'on en pense. Je me perçois très bien. Mon indépendance fait partie de mon évolution et du refus de mon éducation stricte. J'ai voulu reprendre ma vie en main, de vieillir comme je le souhaite, de continuer dans la vie.

- **Comment vous entendez-vous (ou entendiez) nommée par les personnes autres que les personnes sans abri ?**

Clocharde. Clochards. Clairement. Les gens qui « ont tout compris de la vie », c'est ainsi qu'ils nous nomment. Parfois aussi nous sommes des crapules... On ne rentre pas dans leur catégorie mais ils aiment bien rester au-dessus de nous.

- **Quel regard sentez-vous (sentiez) sur vous ? De la société, des passants, des institutions ?**

Nous sommes des gens à part, c'est comme ça qu'on nous perçoit. Par la suite, on sent que les gens sont beaucoup plus à l'aise, comme s'ils ont appris à comprendre que nous ne sommes pas un groupe homogène mais bien des personnes différentes. Il y a des personnes qui sont vraiment au plus bas de l'échelle, d'autres qui résistent, qui sont plus propres, qui n'ont pas encore trop perdu la boule. Je fais partie de cette dernière catégorie et comme je ne mendie pas de l'argent, j'arrive toujours dans les night-shop avec mon argent, je paie ce que je dois, en souriant, en saluant et en sentant bon bien évidemment. Je discute aussi avec plein de gens mais on nous catégorise toujours comme clochards mais quand même le regard des gens est plus cool depuis la Covid.

- **Quel lien entretenez-vous (entretenez) avec votre corps ? Un corps dont vous avez (aviez) envie de prendre soin ? Un corps que vous avez (aviez) envie de maltraiter ?**

Non pas du tout. Je n'ai pas envie de maltraiter mon corps. J'aime mon corps et j'ai envie de le préserver. Le monde de la rue est un monde de brutes. Il y a de tout : Les regards indiscrets, surtout pour une jeune femme dans la rue, des sous-entendus d'ordre sexuel, des tensions...

- **Quel est votre sentiment sur la question de la violence dans la rue, de la violence institutionnelle ?**

J'ai assisté à des scènes de violences et souvent des violences engendrées par l'argent. Il y a aussi beaucoup de personnes qui veulent affirmer leur domination et faire des autres des « soumis », alors ça se passe par la violence et les coups. Ce sont les meneurs. J'ai cependant peur de la violence et je l'évite mais des tentatives d'abus sexuel je les vis régulièrement. Au début je tâtais le terrain et j'allais dans de nombreux centres. Dans certaines communes les centres sont pourris et il y a pas mal de tentatives d'abus sexuels dont des attouchements. Mais je trouve que la situation se calme et que les hommes sont quand même plus dans la retenue. Je ne sais pas comment expliquer ce phénomène. J'ai dormi dans les rues, dans un parc, dans les stations de métro, un peu partout, même devant le Samusocial. Ça m'est arrivé un jour parce que je n'avais pas de téléphone. Il y avait des vieux qui passaient devant moi et me demandaient si je ne voulais pas aller dormir chez eux, sans rien demander en échange. Il y avait des femmes qui acceptaient mais avec un peu de jugeotte tu as vite compris l'invitation et le prix à en payer... J'ai eu par contre une altercation assez violente avec une femme où nous en sommes arrivées aux mains. C'était une ancienne taularde et elle avait gardé cette mentalité-là, de cheffe, de meneuse. Mais c'est tout. Une femme sur 5 ans.

- **Avez-vous (aviez) gardé des liens avec des ami.es, des connaissances de votre vie avant la rue ?**

Non. J'ai coupé tous mes liens d'avant, tant avec ma famille qu'avec mes ami.es.

- **Avez-vous (aviez) lié connaissances avec de nouvelles personnes dans la rue ?**

Oui j'ai beaucoup d'ami.es ici. J'y ai fait ma petite place même si ce n'est pas facile.

- **S'adapter à la nouvelle vie une fois sortie de la rue, ça commence par quoi ?**

La liberté. Me réadapter à me soumettre à certaines règles dans le travail, avec un chef et tout le tralala, avec un propriétaire... Ça va être très difficile pour moi car ça fait longtemps que je suis comme ça dans ma tête. Depuis toute petite j'aspirais à cette « ouverture » et de ne pas suivre simplement ce que me dictaient mes parents ou d'autres personnes. Je l'ai eue en quittant tous les milieux qui m'enfermaient. La rue me plaît, c'est autre chose. Je sais que je vais me soumettre un peu mais pas trop.

- **On évoque beaucoup les maladies mentales dans le monde du sans-abrisme. Avez-vous ce sentiment ?**

Moi j'ai un peu cette maladie (elle rit aux éclats) mais je l'ai depuis bien longtemps. J'ai dû m'adapter aux autres personnes qui sont « malades de la tête ». Ici dans le centre je ne vois pas trop ces maladies mentales, parfois des personnes déconnectées ou qui arrivent en pleine forme mais se dégradent très vite. Car la rue, les gens qui vous jugent, vous catégorisent, ça abîme. C'est bien de faire un geste mais ce n'est pas ce petit geste qui va te porter dans la vie. Il faut des réactions plus positives. En ce qui me concerne je ne sais pas, par exemple, mettre en ordre mes papiers et ma situation administrative. J'ai trop ma tête « dans tous les sens », les gens et tout... Parfois j'en oublie mon bien-être. C'est ça qui fait aussi que l'on se déconnecte parfois. Moi je me rappelle alors à l'ordre mais dans ce milieu tu dois trouver ta place. Tu n'y arrives pas comme une petite fleur en disant « voilà je suis nouvelle ». Il y a des femmes qui ont fait le choix d'aller dans un centre pour femmes et d'autres ont voulu aller dormir dans les rues, comme moi. Alors là tu assumes les conséquences. Tu vois, tu entends beaucoup de choses que tu ne vois pas ou n'entends pas forcément quand tu vis dans un appartement. En tous cas ce que je peux vous dire c'est qu'on ne crève jamais de faim. Jamais jamais car beaucoup de gens donne à manger, pendant le ramadan surtout. Il y a des centres qui donnent à manger gratuitement, la Croix-Rouge, le Samusocial quand il y a des maraudes. Le froid ça reste difficile. Il y a des moments où tu n'as pas assez de couverture. Les couvertures de survie on en a besoin, les chaussettes, les slips... Il y a eu un moment de pénurie où on était dans la merde. J'essaie de planquer beaucoup de choses dans les consignes et je distribue beaucoup. Je ne peux pas laisser quelqu'un sans couverture par exemple, alors je dépose la mienne.

- **Si je vous demande, en deux, trois mots de me citer les spécificités féminines dans le monde du sans-abrisme, que diriez-vous ?**

Je pense que je suis encore une « bleue » en la matière. Il faut je pense avoir 10 ans de rue derrière soi pour répondre à cette question.

En tant que femme on est faibles en rue. Après la dégradation, tant mentale que physique. Intérieurement tu subis de l'humiliation, moi je me sens constamment humiliée. Déjà en tant que femme avant mais en tant que sdf c'est pire. Je ne me sens pas forte du tout. Je suis dans la survie. C'est le troisième œil qui parle quand tu es une femme.

Il n'y a rien à dire, il y a des clichés qui existent et quand tu es une femme dans la rue, ils sont encore plus forts. Mais je dirais que c'est la survie et les batailles qu'il faut mener au quotidien. Les hommes dans la rue ont une mentalité plus machiste aussi. Je le vois avec les couples qui vivent dans la rue. Les hommes sont souvent violents et dominants à l'égard de leur compagne. C'est comme ça qu'ils jouent aussi.

4. VERONIQUE

- **Pouvez-vous vous présenter en quelques mots en évoquant votre lieu de naissance, votre trajectoire scolaire, professionnelle, votre vie affective ?
De quel milieu familial êtes-vous issue ?**

Je suis née, en 1962, de parents belgo-français. Ma mère est devenue belge par mariage car son père était français et elle est née en Belgique et y a vécu toute sa vie. Moi j'ai eu les deux nationalités. Mon père était alcoolique profond, quand il était sobre c'était l'homme le plus adorable et le plus érudit que j'ai connu. Quand il était en crise de boisson c'était l'horreur. L'alcoolisme c'est une maladie et c'est une souffrance tant pour la personne qui la vit que pour sa famille. A un certain moment mon père a eu un contrat pour partir en Algérie (j'avais 6 ans, mon frère aîné avait 14 ans, mon deuxième frère 12 et mon troisième frère 9 ans). Je suis la seule fille de la famille, ce qui me permettait, quand j'étais petite, de régner sur tout ce petit monde. J'étais la petite princesse et comme j'ai un problème de vue détecté lorsque j'avais un an et demi, tout le monde me prêtait forte attention et j'en profitais bien. Ma mère était comptable et c'est plus elle que mon père qui nous a élevés, mes frères et moi. Ma mère s'est retrouvée avec les dettes à gérer aussi. Il y avait des jours où elle ne mangeait pas pour nous laisser sa part. Je ne m'en suis rendue compte que plus tard.

Nous sommes partis en Algérie pendant près de 5 ans (1969-1974) et c'étaient les plus belles années de ma vie. J'étais trop petite pour me rendre compte qu'il y avait des tensions dans le couple de mes parents car ils faisaient en sorte de ne pas se disputer devant nous. Mon père était expert-comptable, il avait un très bon boulot mais quand il était pris d'alcool il ne gérait plus ses dossiers et cela créait des problèmes d'argent, de responsabilité. Il n'était pas violent

envers nous ou ma mère mais il était violent envers lui-même, allant jusqu'à frapper dans un mur et se casser la main. Il n'a été violent qu'une seule fois mais cela a suffi à m'en donner des cauchemars pendant des années. C'était un jour où ma mère n'a pas voulu le laisser rentrer car il était trop pris par l'alcool et juste à côté de notre maison, il y avait un chantier et il a pris une brique qu'il a envoyée dans la porte-fenêtre de ma chambre. Il est rentré et il a été dans le salon où il a saisi l'un des deux katanas et il a commencé à courir derrière nous. L'Algérie était un très beau pays, tout le monde y parlait français à l'époque, les gens y étaient très accueillants et c'est cela qui m'a donné l'idée de continuer à voyager.

On est ensuite revenus d'Algérie, j'ai fait mes études, je voulais rentrer à l'université à l'ULB pour faire des études d'archéologie mais seulement je n'avais pas les moyens donc j'ai demandé une bourse en France que j'ai pu obtenir, de par ma double nationalité. J'ai fait mes études d'archéologie à Paris et c'est là que j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari. Je suis archéologue-égyptologue, spécialisée dans l'histoire des religions.

Mon mari était médecin psychiatre urgentiste, il était franco-libanais et après deux ans de mariage on a décidé de partir au Liban car la guerre était terminée. Installés là-bas depuis à peine 5 mois, la guerre recommençait avec son lot de bombes, de décès, de déconstructions, reconstructions... Voir son mari partir en urgence et ne pas savoir s'il va revenir. J'ai eu 3 enfants dont des jumeaux, deux garçons et puis une petite fille.

Mon mari nous a déménagés dans le Chouf, dans la montagne et lui est resté à Beyrouth. Il avait décidé qu'on devait quitter le Liban car il n'en pouvait plus de nous savoir constamment en danger. Je lui ai demandé de prendre congé pour garder les enfants et pour que je puisse préparer le départ, acheter deux, trois trucs avant de revenir en Belgique. Quand je suis revenue de mes courses, il n'y avait plus rien, plus de maison, plus de mari, plus d'enfants. La maison avait été bombardée...

Le meilleur ami de mon mari, ambulancier, était sur place et il m'a interdit d'aller voir mes enfants et mon mari. Il m'a dit « gardes-en le souvenir que tu avais lorsque tu es partie ». J'ai mis des années à m'en remettre. La seule manière pour moi pour remonter quelque peu la pente fut d'entrer comme gouvernante dans une famille franco-libanaise. Je m'occupais des enfants et de la maison. Au départ je remplaçais une femme pour une période de 6 mois et au final j'y suis restée 14 ans. On était à Seattle, Amsterdam, Liban, Syrie et Istanbul. Puis je suis rentrée en Belgique et grâce au fait que je parlais le turc, durant la période des pourparlers pour l'adhésion de la Turquie en Europe, j'ai été engagée à la Commission européenne comme téléphoniste et j'ai gravi les échelons jusqu'à devenir coordinatrice du centre de téléphonie de la Commission européenne.

- **Depuis combien de temps êtes-vous (étiez) en rue ? Si vous en êtes sortie, depuis quand ? Comment ?**

En deux ans et demi j'ai perdu les personnes les plus importantes de ma vie et de mon entourage (j'ai perdu mes 3 frères, mon père, mes deux meilleures amies et ensuite j'ai dû euthanasier ma maman). Lorsque ma maman était hospitalisée mon compagnon a perdu sa maman également et il en a été fort déstabilisé car il avait une relation très fusionnelle avec elle. Quand ma maman est décédée, j'ai complètement perdu pied, je ne gérais plus rien du tout, je me suis confinée chez moi avant le confinement. Aller d'un point A à un point B, sur une toute petite distance, relevait d'une véritable épreuve pour moi. Je devais faire des efforts surhumains pour préparer nos repas, et surtout ceux de mon compagnon lorsqu'il rentrait du boulot. Puis j'ai lâché prise sur tout, j'ai arrêté de payer le loyer et nous nous sommes retrouvés tous les deux dans la rue. La Commission m'a « aimablement » remerciée, prétextant une restructuration, et heureusement car j'aurais pu avoir un C4 pour absences prolongées. Je n'ai pas non plus rentré mes papiers auprès des institutions et je me suis retrouvée sans revenus. Mon compagnon est cuisinier, il ne travaillait qu'un mi-temps et les ressources financières étaient très faibles. On a été expulsés le 18 février 2019 avec juste cette valise-là (ndlr : elle la désigne) et ce sac à dos (ndlr : elle le désigne également). On a dormi dans la station de métro à la porte de Namur.

Dans la station de Namur c'est difficile de dormir car il y a des gens qui sont là et qui sont, disons-le un peu dangereux. Pour rester sur nos gardes, mon compagnon et moi nous relayions pour veiller sur nos affaires. En février il faisait horriblement froid et je suis presque tombée en syncope. Un monsieur de la STIB qui commençait son service à 6 heures du matin venait réveiller les gens qui dormaient dans la station de métro de manière très gentille. Il nous invitait à nous asseoir sur les bancs mais on ne pouvait plus rester couchés sur nos cartons. En voyant mon état il m'a dit que je ne devais plus rester dans cette station de métro mais me diriger vers un centre d'hébergement d'urgence. Je lui ai dit que je n'en connaissais aucun. Il m'a donné des adresses dont une tout près de l'église Sainte-Anne à Schaerbeek. Nous y sommes allés, en fraudant le tram car nous n'avions pas de sous et pas d'abonnements. Nous sommes arrivés là-bas, on nous a donné du café, permis de nous réchauffer et alors l'assistante sociale en chef a téléphoné au Samu et on s'y est retrouvés. Moi je ne voulais pas aller au Samu car on m'avait dit que mon compagnon ne pourrait pas m'accompagner. Et cela je ne le voulais pas. Pour finir, c'est lui qui m'y a conduite, presque de force en me convaincant que lui serait au Botanique, moi à Poincaré et que le matin il viendrait me chercher. Je suis restée au Samu et mon compagnon m'y reconduisait tous les soirs. Il restait bien une demi-heure devant la porte pour

vérifier que j'y restais bien mais lui n'est pas resté tous les soirs au Samu car pour les hommes ça tourne beaucoup plus. Il a commencé à dormir dans la station de métro Botanique, qui est encore pire que celle de la porte de Namur parce qu'ils ferment la station. Donc, quoi qu'il s'y passe, de minuit à cinq heures du matin, même les flics n'y entrent pas. C'est une horreur.

Comme je suis anxieuse de nature, ça me faisait vraiment peur. Quand je savais qu'il y avait une maraude, comme je m'entendais très bien avec une personne qui en assurait, je lui décrivais mon homme et je lui demandais de prendre de ses nouvelles. Je pouvais le faire avec cette personne mais toutes ne s'impliquent pas de la même manière. Quand il arrivait près de mon compagnon, il lui donnait son téléphone privé et il nous permettait d'échanger quelques mots. Ensuite j'ai fait une énorme infection -malheureusement l'hygiène au Samu n'est pas des plus...- car à force de marcher j'ai attrapé une cloche à mon pied gauche due au fait que l'on marchait beaucoup car pendant le premier confinement on ne pouvait pas s'asseoir sur les bancs. On a un peu désinfecté et heureusement grâce à l'aide-soignante du centre (il n'y avait pas d'infirmières) à qui je demandais une pommade, celle-ci a décidé de m'envoyer au service des urgences à Saint-Pierre. Elle m'a convaincu au bout d'une heure et je pensais que je serais de retour après avoir été soignée. Le docteur urgentiste qui m'a examinée m'a dit que si je n'étais pas arrivée, il ne donnait pas cher de l'état dans lequel je serais car je frisais le choc septicémique. Je suis restée dix jours à l'hôpital Saint-Pierre puis je suis retournée au Samu mais dans un sens, grâce à ma condition physique ils m'ont mis en confinement directement.

Au lieu d'être installée à Poincaré, on m'a envoyé au Petit-Rempart. J'avais une chambre avec une télé et je ne pouvais quitter la chambre que pour aller à la salle de bains et aux toilettes. On nous apportait à manger dans les chambres et je pouvais voir mon mari par la fenêtre. Je ne pouvais même pas descendre pour le saluer. Quand il m'apportait des choses à manger (je souffre d'allergies alimentaires) il devait les donner à l'accueil qui désinfectait tout avant de me les donner. Je suis restée comme ça pendant 50 jours et puis le parlement européen a ouvert un bâtiment et les premiers à pouvoir s'y rendre c'était les personnes confinées au Petit-Rempart. Il s'est avéré que je suis arrivée dans ce bâtiment où l'on m'a donné ma chambre qui était... mon bureau. J'étais un peu la guide pour montrer les lieux et expliquer où se trouvait la cuisine... Comme je fais toujours attention de rester toujours proprement habillée, comme il y avait des gardiens de la sécurité qui me connaissaient, pensant que je faisais partie du staff du Samu me demandaient si je ne pouvais pas parler aux résidents pour leur expliquer que le voisinage commençait à manifester des signes de mécontentement. Je ne leur ai pas dit bien sûr que j'étais moi-même une résidente. A la rue on rencontre tout, le pire et le meilleur de l'humanité. Il y a des gens qui n'ont rien et qui vont vous donner quelque chose et il y a des

gens qui ne donneront rien. Par ailleurs il y a de la drogue, de la prostitution et des personnes qui vont tout tenter pour s'en sortir.

- **Que transportez-vous (transportiez) avec vous ? Dans quoi ?**

Moi je suis un peu spéciale. J'ai un minimum de vêtements, juste de quoi me changer complètement pour deux jours. Il y a des choses que je ne change pas tous les jours. Si mon tee-shirt est propre, je vais le garder deux jours ou trois. J'ai une trousse de toilette avec du dentifrice, brosse à dents, brosse à cheveux, peigne, un petit peu de maquillage quand même mais le strict minimum. J'ai des bouquins parce que je lis beaucoup. J'ai des crayons et du papier à dessin parce que je fais des mandalas. Je le fais quand je suis en été sur un banc ou quand je suis à Douche Flux parce qu'en hiver s'il fait trop froid ce n'est pas possible de dessiner. Si je viens ici (ndlr : dans un bistrot dans la gare du Midi), je me mets à une table, je prends une bouteille d'eau, je m'installe avec tout mon petit attirail. Une paire de chaussures, des pansements au cas où l'on a une cloche ou une petite blessure, toujours du désinfectant. Mais le désinfectant et les pansements j'en ai toujours eu.

- **Quand vous êtes (étiez) en rue, dites-vous (disiez) d'un endroit donné « je l'habite » ou c'est mon « chez moi » ?**

Jamais. La rue ne sera jamais mon chez-moi et elle n'est même pas un abri. Par contre, encore maintenant puisque je n'ai pas encore mon logement puisque je loge chez mon compagnon et que je veux avoir mon appartement et en plus c'est trop petit chez lui. Je veux prendre mon appartement et puis on verra après. Car c'est ça aussi, quand on émarge au CPAS et que je vis en tant que colocataire, je perds 400€, ce qui est stupide mais c'est comme ça. Je suis sans-chez moi, je ne suis pas sans-abri puisque j'habite avec mon compagnon. Quand j'étais à Bruxelles j'habitais chez une amie et j'avais donc un toit sur la tête mais ce n'est pas chez moi. De cela découlent beaucoup de choses, on est dépendant d'une personne ou d'un système et on ne se sent pas libre.

- **Que faites-vous (faisiez) durant les journées passées en rue ? Avez-vous (aviez) une routine ? Si oui, tentez-vous (tentiez) de la maîtriser ?**

On la maîtrise par obligation, on n'a pas le choix. Il y a des jours où on n'arrive pas mais en fait la première chose quand on se réveille c'est essayer d'aller quelque part où on peut prendre sa douche, une ou deux fois par semaine, suivant les cas de possibilités que l'on a. Une ou deux fois par semaine faire sa lessive, également en fonction des disponibilités. Moi je prenais ma douche et faisais mes lessives à Douche Flux. Une douche tous les deux jours et une lessive par semaine. Et après c'est chercher à manger même si dans un premier temps, Douche Flux donnait des repas mais après ça s'est arrêté car ils n'ont plus eu de financement et qu'ils avaient de plus

en plus de monde vu que la précarité augmente. Donc c'est aussi aller chercher à manger, aller au Resto du Cœur, aller à la banque alimentaire à Yser, c'est essayer de trouver. Et puis c'est téléphoner quand on n'a pas d'abri pour essayer d'entrer au Samu. On commence à deux heures de l'après-midi, on reçoit la réponse à 17 heures et si c'est non, il faut recommencer le système pour essayer de trouver un endroit plus ou moins sécurisé où on peut se poser. C'est un cercle vicieux, un cercle sans fin.

- **Avez-vous (aviez) une ou des stratégie(s) pour ne pas vous faire repérer ?**

Le fait de ne pas en avoir marche pour moi. Je ne sais pas si ça marche pour les autres mais pour moi ça marche. Je fais comme si j'étais une personne lambda, ordinaire, pas plus, pas moins qu'une autre. Ça veut dire être toujours habillée correctement, ne pas être négligée, essayer d'être bien coiffée, maquillée ou pas ce n'est pas vraiment important mais avoir des vêtements propres, ne pas paraître négligée.

- **Avez-vous (aviez) des repères fixes dans la rue ? Des lieux de prédilection ?**

Non pas particulièrement.

- **Quand vous parlez de vous en tant que femme sans abri, comment vous nommez-vous ?**

Je n'ai pas un mot spécial. Mais je trouve que les personnes qui travaillent avec les sans-abris, les assistant.es sociaux.ales devraient passer par là pour se rendre compte et ça changerait le jugement qu'ils.elles ont, dans les mots qu'ils.elles utilisent, dans la façon qu'ils.elles s'adressent aux gens.

- **Si je vous demande de vous décrire, avec votre parcours d'errance, comment le feriez-vous ?**

Je trouve que mon expérience je l'ai beaucoup mieux vécue que d'autres personnes. Déjà parce que je n'étais pas toute seule, j'avais mon compagnon. J'ai déjà eu ça c'est que, comme des personnes ont fait, tu es dans la « mouise », tu te débrouilles tout seul, moi je me casse. Lui il ne l'a pas fait, il a essayé de se débrouiller. C'est un homme qui est très attentionné et en fait par exemple quand on est arrivés à Helmut Kohl et au premier mai parce que c'est une tradition familiale chez moi qui est importante et qu'il le savait, il faisait toujours attention à cela et il a fait la manche pendant sept heures pour m'offrir un brin de muguet. Même s'il savait qu'on ne peut pas, il allait piquer des fleurs dans les jardins pour me ramener une rose. Ce sont des petites attentions comme ça ou par exemple il savait que je ne pouvais pas toujours manger les repas et il me ramenait quelque chose à manger. Toutes ces petites attentions ont entraîné beaucoup de jalousie. On a eu beaucoup de problèmes à cause de cela car on était soudés. Les gens à la

rue deviennent égoïstes, mesquins et le simple fait que quelqu'un aille mieux, ça les dérange. Ils se disent « pourquoi elle a ça ? Pourquoi elle réussit ? ».

- **Comment vous entendez-vous (ou entendiez) nommée par les personnes autres que les personnes sans abri ?**

En fait comme j'essaie d'être « propre sur moi » et de ne pas « faire sans-abri », de prime abord personne ne me dit rien mais dès que j'en parle le regard des gens change. Moi je voyage avec une valise et un sac à dos donc les gens pensent que je suis une touriste. Pendant un moment j'avais déposé ma valise chez quelqu'un et j'utilisais un caddie mais ce caddie provoquait de la suspicion. Comme je suis jeune, l'image d'une vieille dame ayant fait ses courses n'était pas crédible. Là ça ne passait pas. Les gens ont des a priori, des idées préconçues et on est très vite stigmatisé.es.

- **Quel regard sentez-vous (sentiez) sur vous ? De la société, des passants, des institutions ?**

Quand on est à la rue, on n'est rien. On n'existe pas. Moi je suis belge. On m'a volé ma carte d'identité et avec la Covid, ça m'a pris des mois pour la refaire. J'existais encore moins. On n'existe plus nulle part. On n'a plus d'adresse, on n'existe plus. Et ça c'est quelque chose qui n'est pas logique. Parce qu'on est quand même des personnes. On est déshumanisés. Tout à fait. Et l'idée des gens c'est « c'est parce qu'ils le veulent. Ils ne veulent pas s'en sortir ». Et ça ce n'est pas vrai ! Être sans-abri n'est pas une fatalité ! C'est un moment dans une vie qui peut arriver à n'importe qui, que je ne souhaite même pas à mon pire ennemi mais bon c'est quelque chose qui peut arriver. C'est de ça que les gens doivent se rendre compte c'est que ça peut arriver à n'importe qui. Moi j'ai travaillé en tant que prestataire de service mais j'avais un collègue fonctionnaire qui avait un salaire de plus de 6.000€ par mois et qui était accro au jeu. Il a tout perdu et il s'est retrouvé à dormir dans sa voiture parce que c'était tout ce qui lui restait. Ça veut dire qu'il n'y a même pas un pourcent de sans-abri qui le font par choix. Il y en a quelques-uns pour qui c'est un choix et qui même si on leur trouve une adresse on va leur demander de payer toutes leurs dettes, alors ils préfèrent rester dehors et grapiller un peu par ci, un peu par là mais sinon les gens ne choisissent pas d'être dans la rue. Non.

- **Quel lien entretenez-vous (entretenez) avec votre corps ? Un corps dont vous avez (aviez) envie de prendre soin ? Un corps que vous avez (aviez) envie de maltraiter ?**

Ça restait basique. Quand on était au Samu on recevait du shampoing, savon, brosse à dent, dentifrice. Ce n'était pas la meilleure qualité mais au moins on avait ça. Pour tout ce qui était hygiène intime ça c'était bien plus compliqué. Donc il faut essayer de trouver, entrer dans une

pharmacie et demander ou alors aller dans un planning familial. On est parfois très bien reçus mais parfois très mal aussi. J'ai essayé toujours, -avant de connaître Douche Flux et c'est devenu beaucoup plus facile- de me dire que si j'ai été mal accueillie c'est parce que la personne qui est à l'accueil est une personne comme tout le monde donc elle peut avoir une mauvaise journée, elle peut avoir été malade, elle est peut-être stressée car elle a eu beaucoup de monde. En général j'essaie de positiver mais bon c'est vrai qu'il y a des endroits où on est très mal accueillis. Entrer dans un café pour aller aux toilettes, les fontaines publiques il n'y en a presque plus à Bruxelles donc c'est vraiment très compliqué. Une femme à la rue c'est plus compliqué que pour un homme pour tout ce qui est hygiène.

- **Quel est votre sentiment sur la question de la violence dans la rue, de la violence institutionnelle ?**

J'ai été moi-même victime d'une violence. Mon compagnon était parti à la mer pour essayer de trouver du travail quand l'Horeca a réouvert après la Covid. J'étais tranquillement assise sur un banc, j'avais laissé ma valise chez une amie, je n'avais que mon sac à dos et je dessinais. Une bande de quatre hommes est arrivée. Ils ont commencé à m'apostropher, à m'insulter. Sur le moment je n'ai pas bronché. Puis ils ont essayé de m'enlever mon sac, j'ai résisté, ils m'ont tapé, déboîté l'épaule. Ça c'est un type d'agression que j'ai connu mais j'ai entendu des jeunes femmes qui se sont fait violer et parfois il y a de la prostitution. Ce n'est pas toujours aussi clair car on rencontre un mec qui est à peu près « potable », qu'on n'en peut plus car ça fait 5 ou 6 jours qu'on est dans la rue, qu'on n'a pas mangé, qu'on n'a pas pris une douche, on sait très bien quand un mec vous propose un logement ce qui va se passer après mais la personne n'en peut plus et accepte par fatalisme en disant « bon tant pis, au moins ce soir je dormirai au chaud, au moins ce soir j'aurai un repas ». La rue c'est ça ! Elle détruit l'humanité des personnes et on en devient « animal ». On ne voit plus que les besoins immédiats, on n'arrive pas à se voir dans une semaine ou deux. C'est ce soir, demain, à la rigueur le surlendemain mais pas plus loin. On va avoir un rendez-vous fixé à 5 ou 6 jours avec un assistant social par exemple. On n'ira pas simplement parce qu'il fait trop froid par exemple. En ce qui me concerne je devais aller à l'hôpital et comme il y avait de plus en plus de contrôles dans les transports en commun, que je n'avais pas d'argent, j'ai raté le rendez-vous. Après pour avoir un autre rendez-vous ça refait tout un barouf.

La violence institutionnelle est déjà dans le fait de ne plus exister à partir du moment où on n'a pas d'adresse. Il faut commencer à faire les démarches. Alors, ce qui est très grave et sur lequel le syndicat travaille c'est le fait de dire que tous les CPAS devraient travailler de la même façon.

Or, ils ne fonctionnent pas de la même façon et ça ce n'est pas logique. En tant que personne ayant travaillé jusqu'en octobre 2018, en tant que belge, je ne devais pas avoir de problèmes en principe, mon dossier devait passer tout à fait normalement. Comme je n'avais plus de carte d'identité, je n'avais plus de CPAS, plus d'argent, ils m'ont demandé un certificat de bonne vie et mœurs, ce qu'ils n'ont pas le droit de faire. Moi n'ayant pas d'argent je n'ai pas pu le leur donner et donc ils m'ont laissée languir pendant des mois. Je n'aime pas trop parler de cela car je sais qu'il y a des personnes qui ont plus de problèmes que moi. Mais en parlant avec d'autres personnes, à Douche Flux, j'ai entendu les mêmes témoignages. Au responsable de Douche Flux qui avait entendu nos discussions et nous demandait ce qui se passait, j'ai répondu que j'avais absolument besoin de ce document pour « tout embrancher ». Il m'a alors soutenue dans mes démarches et enfin, avec son appui, j'ai eu mon papier et tout s'est enclenché. Quand on émarge au CPAS en tant que personne isolée on touche 1.028€, à Bruxelles -et c'est pour cela que nous sommes à la côte- les loyers sont plus chers, pour trouver quelque chose de correct c'est au minimum 600€. Ça ce n'est que le toit. Il faut encore le gaz, l'électricité et internet car on ne sait plus vivre sans internet vu que la plupart des papiers administratifs, des rendez-vous avec les administrations se prennent par internet. On arrive à 720-740€, alors que reste-t-il ? A peine 300€ pour finir le mois, payer le reste, la nourriture, les médicaments et donc on ne sait pas faire d'économie. Et quand on est dans les maisons d'accueil, on paie à peu près le même prix. Comment peut-on économiser pour une garantie locative ou autre chose ? Pour les prix des maisons d'accueil, c'est aussi la même chose, il n'y a rien d'uniformiser, rien de barémisé. Il y a des maisons d'accueil qui fixent le prix à la journée (environ 18€ par jour) et d'autres qui fixent un forfait au mois. Certaines offrent un environnement correct, d'autres à des endroits où je n'aimerais jamais mettre les pieds... Il faudrait une restructuration sociale et que tous les services sociaux soient harmonisés ou chapeautés par une institution de Bruxelles-Capitale qui imposeraient des normes obligatoires que toutes les structures devraient respecter.

- **Avez-vous (aviez) gardé des liens avec des ami.es, des connaissances de votre vie avant la rue ?**

Non à l'exception de deux personnes, une qui est en France et l'autre qui est en Belgique qui m'aurait aidée si elle l'avait pu mais malheureusement elle ne savait pas. Il faut se dire qu'une fois qu'on tombe dans la précarité, les personnes « d'avant » vous tournent le dos, même si vous les avez aidées. Moi je me suis retrouvée aussi en rue parce que j'ai aidé quelqu'un qui devait me rembourser mais ne l'a jamais fait. Donc payer mon loyer et rembourser le prêt que j'avais pris pour elle...

- **Avez-vous (aviez) lié connaissances avec de nouvelles personnes dans la rue ?**

Oui j'ai une amie. Mais dans la rue on se rend compte qu'on fait des connaissances, on se confie et puis on a le retour du bâton et ça fait très mal. En fait c'est ça, quand vous ne servez plus aux gens, vous n'existez plus. Et dans la précarité c'est encore pire car tant que vous pouvez aider, les gens vont être là mais à partir du moment où vous ne pourrez plus, vous n'existez plus.

- **S'adapter à la nouvelle vie une fois sortie de la rue, ça commence par quoi ?**

Un logement. Tout découle d'un logement. Sans logement, pas d'adresse, sans adresse pas de boulot... Il ne faut pas rêver d'un 80m² avec terrasse mais juste avoir quelque chose à soi, de tout petit, comme chez mon compagnon : une kitchenette, une douche, une toilette, on dort dans un canapé-lit. C'est important pour recommencer, pour avoir une adresse et pour embrayer sur d'autres choses.

- **On évoque beaucoup les maladies mentales dans le monde du sans-abrisme. Avez-vous ce sentiment ?**

Je ne suis pas sûre qu'il y en ait plus que dans le monde, on va dire « normal » mais on est fragilisé quand on est dans la précarité. Il y a peut-être des personnes qui étaient sur la corde raide et qui sont tombées. Comme elles ne sont pas soignées, ça se remarque plus facilement. Mais je ne pense pas qu'il y en a plus mais juste qu'ils n'ont pas accès aux médicaments, aux structures et de ce fait au lieu d'aller mieux, ça empire.

- **Si je vous demande, en deux, trois mots de me citer les spécificités féminines dans le monde du sans-abrisme, que diriez-vous ?**

Manque d'hygiène, violence. Qui dit la violence dit la violence de tous les instants. La peur chevillée au corps. Quand on est une femme à la rue on a peur tout le temps. Le regard des gens c'est la chose la plus horrible. Même si vous êtes bien habillée et qu'on voit que vous êtes dans un endroit où il y a des sans-abris, que l'on vous voit parler avec l'un d'eux vous êtes cataloguée.

Ce que je dis toujours c'est « même si vous ne savez pas (ou ne voulez pas) leur donner de l'argent, ce n'est pas une obligation, dites-leur bonjour, ne les regardez pas de haut en bas et de bas en haut en tournant la tête d'un air dégoûté. On est quand même toujours des êtres humains, des personnes. C'est pour cela que je donne des interviews, que je fais des masters class parce que je veux qu'on change le regard sur les personnes. Se dire que ça peut arriver à tout le monde, qu'il faut changer ça et qu'il faudrait restructurer tout le système social. Une étude a été commanditée à l'ULB par le Syndicat des Immenses pour prouver que le système actuel et la

façon de gérer le sans-abrisme coûte plus cher à la société que si, en amont, on aurait fait avant. Il y a beaucoup de surendettement. Si les CPAS savent que les gens sont surendettés et risquent d'être expulsés dans quelques mois si la situation perdure, pourquoi ne prennent-ils pas les devants ? Pourquoi laisse-t-on encore des gens à la rue ? Ce qui se passe actuellement avec l'Ukraine c'est révoltant. Des gens venant de pays en situation de guerre, j'en ai rencontré. Ces gens-là galèrent parfois pendant un an, deux ans pour avoir quelque chose. Ici, parce qu'ils viennent des portes de l'Europe, en deux semaines ils ont un minimum vital, une carte médicale d'urgence. Moi pour avoir ma carte médicale, il m'a fallu presque 7 mois. Ceci n'est pas normal. Quand on va près de Fedasil on voit les Ukrainiens d'un côté qui rentrent, ça défile... Et puis de l'autre côté, il y a tous les autres qui attendent. Ça va finir mal. Les gens vont finir par ne plus supporter cela.

A. Du New Samusocial

1. PANYA

- **Pouvez-vous vous présenter en quelques mots en évoquant votre lieu de naissance, votre trajectoire scolaire, professionnelle, votre vie affective ? De quel milieu familial êtes-vous issue ?**

Je suis née au Cameroun, j'ai 30 ans, pas d'enfant. Je suis mariée. Je suis arrivée du Cameroun en novembre 2021, dans le cadre d'un regroupement familial. Je me suis mariée avec un Belge, un informaticien de 52 ans ; on s'est rencontrés au Cameroun et on s'est mariés là-bas. Il est venu au Cameroun plusieurs fois puis on s'est mariés en 2020. Avec la pandémie on ne pouvait pas de déplacer, ce n'est donc qu'en 2021 que j'ai fait la demande de visa. Je suis arrivée en novembre pour vivre avec lui. Pendant la pandémie nous étions séparés, lui en Belgique, moi au Cameroun. Il y avait peut-être des petits problèmes mais on arrivait à les arranger. Tous les mois il m'envoyait de l'argent de poche et dès que je suis arrivée en Belgique, il a complètement changé. Ce n'était plus le mari que je connaissais. Ce n'était plus l'homme que j'ai connu, c'était une toute autre personne. Il me traitait plus comme une chose qu'un être humain. Pour lui un Blanc n'a jamais tort. Dès qu'il y a un petit problème, il fait retourner le tort sur toi pour te culpabiliser. C'est toujours toi qui dois te sentir coupable. Tu dois lui demander la permission de sortir, tu dois lui dire ce que tu as fait quand tu rentres, il contrôlait mes faits et gestes ainsi que mon entourage social. Je n'avais pas le droit de voir des ami.es et si j'en voyais je devais lui dire où, quand, à quelle heure, ce qu'on fait. Chaque minute je devais lui envoyer un message

pour dire ce que j'étais occupée à faire. Il prétendait qu'il n'était pas jaloux mais ce comportement en disait long. Et de surcroît il m'imposait ses maîtresses. Il me laissait à la maison, sortait à 17h et revenait le lendemain à 5h30. Il passait la nuit avec des femmes et quand il rentrait il dormait. Ensuite il me racontait ses ébats sexuels avec les autres femmes, tout en me caressant et voulant faire l'amour avec moi. Il m'a imposé des clubs échangistes et j'ai dit non. Alors il m'a répondu que je n'avais pas le droit de dire non car il m'avait fait venir en Belgique et que je devais être soumise et obéissante car je lui devais tout. Je lui ai répondu que non, que ça ne rentrait pas dans mes convictions et que je ne ferais jamais de clubs échangistes. Il m'a proposé alors 500€ pour le faire et bien évidemment j'ai répondu non. Je lui ai dit qu'on ne m'achète pas et que même s'il me proposait 2000€ je ne le ferais pas. Il m'a dit « tiens, pourtant les femmes africaines sont prêtes à tout pour avoir de l'argent ». Je lui ai répondu que non, que je n'avais pas besoin de cet argent. L'argent ça se gagne par le travail. Il me manipulait ainsi tout le temps et me disait « l'infidélité n'est pas un délit en Belgique, je peux coucher avec qui je veux. En plus c'est mon pays, c'est moi qu'on va croire ». Je n'avais plus d'espace, plus de vie privée et quand j'allais à mes soirées de danse sportive et que je lui disais que j'y allais avec des ami.es, il me disait « oui ok vas-y ». Et puis je le voyais débarquer à la soirée et je lui demandais pourquoi il était là et il répondait « j'étais avec ma maîtresse, j'ai fini avec elle et je suis venu te chercher pour te ramener à la maison ». Je répondais que non, qu'il n'avait pas le droit de débarquer dans mes soirées, que ce n'était pas parce qu'on était mariés qu'il avait le droit de débarquer. Moi je ne débarquais pas dans son boulot. Par respect, on ne débarque pas. Il voulait que je le présente à mes ami.es mais je ne voulais pas car lui ne me présentait pas aux sien.nes. Je ne me voyais pas en train de le présenter à mes ami.es sachant qu'il revenait d'une visite à sa maîtresse et qu'il profitait de cela pour venir me rechercher. Je ne lui avais pas demandé de venir me chercher et je pouvais me débrouiller seule. Je sais me déplacer. Pourquoi ne m'avait-il pas proposé de me déposer à l'arrêt du bus lorsque je lui ai dit que j'allais à mon cours de danse ? C'était tout le temps ainsi. Puis il a commencé à me couper les vivres et ne me donnait plus d'argent. Quand il constatait que ça ne me faisait pas grand-chose car je n'avais pas besoin d'argent vu que je passais le plus clair de mon temps à la maison, il m'a dit « je m'en vais m'opposer à ta domiciliation chez moi ». Il me faisait des chantages au papier, en me disant « c'est grâce à moi que tu vas avoir tes papiers donc je peux faire en sorte qu'on te les retire ». Jusqu'au jour où il m'a humiliée devant ma meilleure amie et qui est aussi son amie. Elle n'a pas digéré cela et a commencé à l'engueuler. Alors il a appelé la police pour la faire sortir. Quand la police est venue on était dehors toutes les deux. J'étais en robe de chambre. La police a demandé ce qui se passait et mon mari a dit « cette femme n'arrête pas de

dire le mot « pute » dans ma maison. Elle l'a dit au moins une trentaine de fois ». Mon amie a dit qu'elle était une amie du couple et les agents de police lui ont demandé ses papiers. Ensuite ils ont pris mon mari en aparté dans le hall de l'immeuble avant de ressortir vers nous. Ils m'ont demandé mes papiers et je suis remontée chercher mon passeport. Quand ils ont vu mes papiers d'identité ils m'ont dit que je n'étais pas domicilié dans l'immeuble et que je n'avais pas le droit de m'y trouver. J'ai expliqué que j'avais une annexe 15, que j'avais entamé des démarches pour me domicilier dans l'appartement. J'ai aussi expliqué, en montrant mon visa, que j'étais venue en Belgique par le regroupement familial. Je leur ai également dit que j'avais un acte de mariage pour prouver mes dires. La police m'a répondu que ça ne les intéressait pas. Ils ne démordaient pas du fait que je n'étais pas domiciliée à cette adresse. J'avais beau expliqué que ma domiciliation n'était pas encore effective, rien n'y fit. J'ai tenté aussi de dire que je venais à peine d'arriver en Belgique, je leur ai montré le récépissé que la commune m'avait donné. Ils m'ont dit que je n'avais pas le droit de remonter dans l'appartement. Eux y sont montés et sont descendus avec mes valises et mes sacs. Il était 1 heure du matin et j'étais là sur le trottoir. Les policiers m'ont dit « débrouillez-vous » et ils sont partis, en embarquant mon amie qui a passé la nuit au poste. Ils m'ont laissée dans la rue et mon mari est monté. Une fois en haut il a commencé à prendre des photos de moi, avec mes bagages sur le trottoir. Il a publié ces photos partout. Un monsieur est passé devant moi et je lui ai demandé de l'aide. Comme par enchantement c'est homme était avocat. Il a appelé beaucoup de centres pour savoir si je pouvais avoir une place. Tous affichaient complet et il a appelé le Samusocial qui a accepté de me prendre. Le Samusocial est venu me chercher. Depuis lors je suis ici au Samusocial. Je n'ai pas de famille ici. Mon mari n'est pas violent mais il est très manipulateur, dans le sens où, pour lui, il préfère ne pas laisser de traces. Il va plus manipuler, rabaisser, humilier, faire du chantage. C'est plus comme ça qu'il procède. Parfois à la maison il essaie un peu de me taper mais c'était pour tester mes limites. Quand il essayait je rendais directement sur place. Du coup il savait qu'il ne pouvait pas lever la main sur moi. Les violences psychologiques détruisent de l'intérieur, tuent l'estime de soi. Tu te sens comme si tu n'existais pas, comme si tu n'es rien et tu perds confiance en toi. Tu as peur des gens. J'ai fait des études, j'ai fait des compétitions de danse professionnelle. Je travaillais dans une société de vente. J'ai fait des études de niveau supérieur. Mon père est propriétaire d'une papeterie et ma mère ne travaille plus depuis qu'elle a contracté une maladie.

J'ai fait une école d'ingénieur mais j'étais plus passionnée par le sport. J'ai fait 10 ans de compétition de danse au Cameroun. J'ai été championne du Cameroun pendant 8 années successives, en tant que danseuse sportive professionnelle. Je suis venue en Roumanie en 2018

pour participer à une compétition internationale. J'ai arrêté mes études également car je subissais du stress de la part de ma belle-mère car mon père était polygame et ma mère vivait dans une autre ville. A Yaoundé je vivais avec ma belle-mère et j'étais toujours stressée. Chaque fois que j'allais danser ça me faisait du bien alors j'ai décidé d'arrêter mes études et de me tourner vers la danse professionnelle. J'ai gagné 55 médailles d'or. Je n'ai pas pu transporter tout cela en venant en Belgique mais ma mère garde tout cela bien précieusement.

- **Depuis combien de temps êtes-vous (étiez) en rue ? Si vous en êtes sortie, depuis quand ? Comment ?**

Je n'ai jamais vécu dans la rue mais le fait que je suis au Samusocial signifie quand même que je suis sans logement. Je suis au Samusocial depuis le 16 décembre 21.

- **Que transportez-vous (transportiez) avec vous ? Dans quoi ?**

Je n'avais que mes papiers de ma procédure et mes cahiers d'école, de mes cours que je suivais au Cameroun. Il y avait aussi mes cours d'anglais. Tous mes vêtements et de ma brosse à dents à mes caleçons sont restés chez mon mari. Même mes chaussures. Voici les pantoufles que je portais (ndlr : elle les montre).

- **Quand vous êtes (étiez) en rue, dites-vous (disiez) d'un endroit donné « je l'habite » ou c'est mon « chez moi » ?**

Ici au Samusocial je ne dirais pas que je suis chez moi. Ici, comme il y a trop de femmes, j'ai peur d'être jetée dehors, je n'ai pas de revenus, pas de CPAS. Je n'ai aucun soutien dehors, pas de famille.

- **Que faites-vous (faisiez) durant les journées passées en rue ? Avez-vous (aviez) une routine ? Si oui, tentez-vous (tentiez) de la maîtriser ?**

Je passe beaucoup de temps dehors, je vais dans des associations, j'écris des mails pour ma procédure. Les démarches me prennent beaucoup de temps. Il faut aller à la commune, à l'hôpital, chez le psychologue... Il faut aller parfois au centre de prévention des violences conjugales car je suis suivie aussi là-bas. J'essaie aussi de chercher du travail mais on ne me propose que du travail au noir. Même le travail au noir ce n'est que femme de ménage mais parfois tu vois une aide-ménagère, tu dis que tu es intéressée et après on te demande si tu fais aussi des massages... Ca ne présage rien de bon car tu peux aller là-bas, tu es sans-papier... Ca fait peur.

- **Avez-vous (aviez) une ou des stratégie(s) pour ne pas vous faire repérer ?**

J'étais très dans l'invisibilité. Je suis une thérapie chez une psychologue et j'apprends peu à peu à reprendre confiance en moi et à assumer ma personne telle que je suis. Je suis dans la rue

et puis quoi ? Ce n'est pas de ma faute, j'essaie maintenant de me battre comme je peux pour montrer, pour prouver que je subissais des violences conjugales. Je suis entourée de beaucoup d'associations pour femmes.

- **Avez-vous (aviez) des repères fixes dans la rue ? Des lieux de prédilection ?**

Non pas précisément mais je ne vis pas en rue non plus.

- **Quand vous parlez de vous en tant que femme sans abri, comment vous nommez-vous ?**

Même si je n'ai pas vécu dans la rue, je suis une femme sans-abri. Je ne suis même pas considérée comme une personne ici en Belgique. Quand tu vis comme une sans-abri, vu ta situation, que tu n'as pas de papiers, tu n'existes même pas. Même un chien compte plus que toi. Parfois ça fait un choc et en plus on donne plus d'importance aux papiers qu'aux violences que tu as subies. Même si tu as subi des violences on va plus s'intéresser à tes papiers. Or, ce sont les violences qui entraînent la situation, qui t'empêchent d'avoir tes papiers. On met plus l'accent sur les papiers que sur les états d'âme de la personne, sur son ressenti. C'est vraiment dommage et dégueulasse parce que pour un pays qui vient de l'Occident, un pays qui est censé produire des droits, ce n'est pas ça. Moi je suis déçue de la Belgique. C'est quoi un pays qui ne protège pas les femmes ? On ne protège pas les femmes pourtant c'est un pays qui est très développé, qui a toutes les infrastructures nécessaires pour abolir ces choses et quand c'est avec la complicité de la police c'est... C'est vraiment clair que c'est la police. Je ne sais pas si c'est par manque de connaissance ou bien parce qu'ils ne font pas toutes les études de droit. Moi je vois qu'il y a beaucoup de policiers qui ne connaissent pas la loi. Déjà quand tu es policier et que tu vois qu'une femme arrivée sous le couvert du regroupement familial, qu'elle a tous les papiers nécessaires pour le prouver, même si tu veux prendre parti, tu ne peux pas. Tu dois rester neutre comme policier, tu ne dois même pas t'engager là-dessus. Tu embarques la personne et ensuite tu l'amènes à la commune pour vérifier si c'est vrai ou pas. Si je suis arrivée par regroupement familial ça veut dire que je suis bel et bien mariée. Si mon mariage n'est pas reconnu, l'Office des Étrangers ne devait même pas me donner un visa. J'ai écrit à la Bourgmestre pour mon problème. Ils ont essayé de me rencontrer et je leur ai expliqué ce que leur police avait fait. J'ai porté plainte contre la police et contre mon mari. La commune m'a par ailleurs certifiée qu'elle avait mon contrat de mariage dans mon dossier. Le problème était dû à une paralysie du système (ndlr : informatique), à cause d'un virus qui a pris le système et quand la police tapait la composition de ménage de mon mari, ça n'affichait pas qu'il était marié. Mais même comme ça on m'a dit à la commune que la police n'avait pas le droit de me

mettre dehors. Sur mon acte de mariage il y a le cachet de régularisation de l'ambassade de Belgique au Cameroun. C'est quand même le représentant d'un pays dans un autre pays.

Mon mari a essayé de me retrouver mais comme d'habitude pour faire de la manipulation. Il m'a dit que je peux rentrer à la maison à condition que ce soit lui qui fixe les règles de la maison. Si tu rentres, tu acceptes les conditions. Il va aller plus loin que ce qu'il faisait avant car il va réaliser qu'il te tient. Il m'a dit comme ça tu auras tes papiers et tu rentres à la maison mais moi je fais ce que je veux, comme je veux. J'ai dit non. Si tu rentres et que tu n'acceptes pas tout, il peut te signaler à l'office des étrangers et ça te causera des problèmes. Ici en Belgique dès que tu rentres dans un bureau, que ce soit à la police ou ailleurs, c'est l'étranger qui ment, c'est l'étranger qui est toujours coupable, c'est l'étranger qui doit toujours prouver son innocence. Je ne sais pas ce que les étrangers vous ont fait ici ? Il y a des mauvaises mais il y a aussi de bonnes personnes. Tous les étrangers ne mentent pas. On t'a déjà jugée avant que tu ne parles.

- **Si je vous demande de vous décrire, avec votre parcours d'errance, comment le feriez-vous ?**

Je suis quelqu'un qui a très peur. Et je me sens très mal. Je ne connaissais pas bien Bruxelles quand je suis arrivée. C'est comme si le monde s'effondrait sur ma tête. J'avais très froid, j'étais en robe de chambre quand j'ai été jetée dans la rue.

- **Comment vous entendez-vous (ou entendiez) nommée par les personnes autres que les personnes sans abri ?**

Je suis une clocharde, une SDF, c'est ce que j'entends souvent.

- **Quel regard sentez-vous (sentiez) sur vous ? De la société, des passants, des institutions ?**

Je sens toujours le poids d'être jugée coupable. Ce poids que les gens ont de toi car tu es noire. Est-ce que le noir doit forcément être coupable ? Est-ce que l'étranger ne peut pas être une victime ? Subir des choses ? Quand tu es jugé par ta couleur de peau différente ou ta nationalité différente c'est choquant.

- **Quel lien entretenez-vous (entretenez) avec votre corps ? Un corps dont vous avez (aviez) envie de prendre soin ? Un corps que vous avez (aviez) envie de maltraiter ?**

Au début j'avais envie d'oublier mon corps, de le maltraiter dans le sens où je ne faisais plus attention à ma ligne, je mangeais n'importe quoi, je buvais des boissons gazeuses, je prenais de l'alcool à tout moment. Quand je sortais du centre, je buvais à tout moment. Ça n'aide pas à t'échapper pourtant car ça ramène tout vers toi. J'ai décidé de me reprendre en mains, de me

ressaisir. Je me dis que c'est juste un mauvais vent qui présage un monde meilleur pour moi. Alors autant accueillir ce monde meilleur en étant bien dans ta peau.

- **Quel est votre sentiment sur la question de la violence dans la rue, de la violence institutionnelle ?**

Les violences racistes je les subis tous les jours. Je suis habituée à cela. Ca ne me choque plus comme au début par ce que la police m'avait fait. J'étais vraiment choquée. Je continue à subir le racisme, dans les bureaux (police, commune...), quand tu vas quelque part, dans les bus, dans les trains. On va te contrôler systématiquement alors qu'on ne contrôle pas un.e autre. En tant que femme noire je suis toujours considérée comme une étrangère, une « bandite », une malhonnête, une clandestine arrivée par bateau qui vient en Belgique pour profiter des avantages administratifs.

- **Avez-vous (aviez) gardé des liens avec des ami.es, des connaissances de votre vie avant la rue ?**

Non je n'ai pas d'ami.es et mon amie qui était avec moi lorsque j'ai été mise dehors par la police, je ne l'ai revue qu'une ou deux fois. Je ne veux plus la voir parce que j'ai peur aussi de m'attacher à quelqu'un. J'ai le sentiment que si je m'attache trop à une personne, je lui donne l'occasion de me manquer de respect.

- **Avez-vous (aviez) lié connaissances avec de nouvelles personnes dans la rue ?**

Quand je suis arrivée ici au centre, j'allais vers des femmes africaines noires car elles sont plus anciennes, plus âgées et je voulais discuter avec elles. Elles te transforment en dame de commission et tu te retrouves à aller acheter du beurre, de l'eau... Tu es au Samu, toi-même tu as tes problèmes et en plus tu es amenée à faire des courses, à marcher longtemps pour y aller... Quand j'ai constaté cela j'ai arrêté de les fréquenter. J'évite les contacts.

- **S'adapter à la nouvelle vie une fois sortie de la rue, ça commence par quoi ?**

La première chose que je ferai c'est de pleurer de joie ! Je vais prier, dire merci à Dieu pour cette grâce et puis je vais faire des formations, me reconstruire, avoir mon chez-moi. Travailler, faire des études, me former. Quand je suis arrivée en Belgique, je voulais faire des études pour être professeur de mathématiques mais vu ma situation je voudrais être assistante sociale. Pour défendre les droits des femmes surtout. C'est important car je constate qu'ici la femme c'est comme si elle n'est rien. On se croit encore à l'époque d'avant, comme au temps de la colonisation où la femme n'était qu'un objet. C'est dégueulasse parce que ce que les hommes font, les femmes peuvent aussi le faire aujourd'hui. Il n'y a rien qui peut empêcher les femmes

de faire certaines choses. Surtout que nous les mamans ou futures mamans apprenons à nos fils de respecter les femmes. Ca vient de l'éducation des garçons. Moi quand je vois un homme qui maltraite une femme, ça veut dire qu'il ne respecte même pas sa mère, il n'a même pas d'amour pour sa mère. Il oublie que c'est à travers une femme qu'il est né. Que son existence il la doit à une femme.

- **On évoque beaucoup les maladies mentales dans le monde du sans-abrisme. Avez-vous ce sentiment ?**

Oui bien sûr. Je vois plein de personnes autour de moi qui pètent un câble, qui ne sont pas bien dans leur peau. Mais il y a de quoi...

- **Si je vous demande, en deux, trois mots de me citer les spécificités féminines dans le monde du sans-abrisme, que diriez-vous ?**

Violences et monde sans empathie. Je me rends compte que les gens vont vers l'extrême-droite et ce n'est pas bon. Sans empathie, c'est à la limite de la méchanceté pour moi.

2. NOURA

- **Pouvez-vous vous présenter en quelques mots en évoquant votre lieu de naissance, votre trajectoire scolaire, professionnelle, votre vie affective ? De quel milieu familial êtes-vous issue ?**

Je m'appelle Noura, j'ai 52 ans, je suis de nationalité marocaine. Je suis séparée et j'ai deux filles, l'une de 18 ans et l'autre 9 ans. Je suis en Belgique depuis juillet 2019 et je viens d'Italie. J'ai une licence de droit privé que j'ai faite au Maroc. J'ai travaillé au Maroc comme câbleuse aéronautique et après j'ai été en Italie, en 2012. J'ai travaillé avec mon mari dans une agence de transfert d'argent mais pas longtemps. Ici en Belgique je n'ai fait que quelques petits boulots en noir. J'ai fait des démarches pour nous régulariser sur base de l'article 9.13 car la procédure du 9 bis est trop longue. Je suis venue avec mon mari et nous avons quitté l'Italie pour deux raisons, d'une part pour des raisons économiques et d'autre part car il y a une crise scolaire également. Même si la fille étudie bien, ils n'orientent pas vers les études adéquates. Des personnes licenciées ne travaillent pas dans leur domaine. Donc c'est surtout pour des raisons liées aux études de nos filles que nous avons fait le choix de quitter l'Italie. Quand nous nous sommes installés en Belgique, j'ai constaté qu'il avait une autre relation et j'ai quitté la maison avec mes filles. Je n'ai pas accepté qu'après 18 ans de mariage mon mari avait une relation extra-conjugale, relation qu'il a toujours niée par ailleurs. Je ne voulais plus vivre avec lui.

Quand j'ai parlé avec lui, il m'a dit qu'il allait nous payer les billets d'avion et que l'on devait rentrer au Maroc. Il disait qu'il allait nous tuer si on refusait. Il m'a frappé et c'était la première fois de ma vie. Je ne l'ai pas accepté. Alors je lui ai dit que j'allais chercher les documents de mes filles de leur école pour partir au Maroc. A l'école l'assistante sociale qui m'a reçue m'a dissuadée de partir. Elle m'a dit que pour mes filles l'enseignement allait être difficile, étant donné qu'elles ne parlaient pas l'arabe. Cette femme m'a vraiment beaucoup aidée. Elle m'a conseillé de porter plainte mais moi j'avais peur de lui. Je voulais pourtant partir au Maroc car j'avais peur de lui. Ma cadette était avec lui et donc j'avais peur de porter plainte. Mais finalement j'ai trouvé le courage de le faire, et ensuite je suis rentrée à la maison avec un policier et j'ai pris mes filles. Alors mon mari m'a dit, en désignant l'agent : « c'est lui maintenant ton mari ». Depuis ce jour-là je ne l'ai plus vu. Il n'a pas demandé des nouvelles de ses filles. J'ai pris un avocat qui l'a contacté et à qui il a dit qu'il ne voulait rien entendre de nous. Ni où elles sont ni ce qu'elles font. Un jugement m'a donné l'autorité totale et exclusive sur mes filles. J'avais peur qu'il aille les chercher à l'école et les ramener au Maroc. Je ne suis en fait restée que 9 mois avec mon mari à Laeken, dans la commune où nous habitons. Mon père était militaire et on avait une vie moyenne. On n'était ni pauvres ni riches. Ma maman ne travaillait pas mais elle a fait des études.

- **Depuis combien de temps êtes-vous (étiez) en rue ? Si vous en êtes sortie, depuis quand ? Comment ?**

Je n'ai pas vécu en rue. J'ai directement été dans un centre. Au début l'assistante sociale n'a pas trouvé de place dans un centre. Elle n'a pas fait de démarches auprès du Samusocial car elle ignorait qu'il y avait un centre ouvert pour les familles et elle ne voulait pas m'envoyer au Samusocial car pour elle le centre ne nous convenait pas. Elle a téléphoné à une personne qui laissait quelques places dans son hôtel à des personnes sans-abri mais il a dit qu'on ne pouvait y rester que 5 jours. Quand nous y avons été il nous a donné une chambre dans une maison. Il a voulu m'engager mais je ne remplissais pas les conditions pour ce faire. Il m'a engagée en noir et je préparais des repas pour les personnes sans-abri. Je suis restée 15 jours et puis j'ai été au Samusocial. Je n'ai aucun membre de ma famille ici.

- **Que transportez-vous (transportiez) avec vous ? Dans quoi ?**

J'ai beaucoup de valises et de bagages. Tout est ici dans le centre.

- **Quand vous êtes (étiez) en rue, dites-vous (disiez) d'un endroit donné « je l'habite » ou c'est mon « chez moi » ?**

Nous n'avons pas vécu en rue mais ici, au Samusocial, ce n'est pas notre « chez-nous ». Ma grande fille qui va à l'université ne connaît rien de ce centre. Elle ne vient ici que pour dormir

et ne sort jamais de la chambre. La petite c'est différent. Tout le monde la connaît ici mais malgré tout ce n'est pas chez elle. Ce n'est pas chez nous.

- **Que faites-vous (faisiez) durant les journées passées en rue ? Avez-vous (aviez) une routine ? Si oui, tentez-vous (tentiez) de la maîtriser ?**

J'essaie de travailler le plus souvent possible même si c'est en noir. Je ne prends pas de repas ici au Samusocial car je n'aime pas la nourriture ici. Alors je tente, avec le peu d'argent que je gagne d'acheter de quoi nous nourrir mes filles et moi.

- **Avez-vous (aviez) une ou des stratégie(s) pour ne pas vous faire repérer ?**

Je ne connais personne en dehors du centre, à l'exception des personnes avec qui je travaille mais de toute façon je ne dirai jamais aux gens que j'habite au Samusocial. En ce sens, je me fais la plus discrète possible.

- **Avez-vous (aviez) des repères fixes dans la rue ? Des lieux de prédilection ?**

Ndlr : Pas concernée par la question.

- **Quand vous parlez de vous en tant que femme sans abri, comment vous nommez-vous ?**

Je suis illégale même si j'ai mes documents italiens. Mais je me considère aussi comme une femme sans-abri car je n'ai pas de logement propre.

- **Si je vous demande de vous décrire, avec votre parcours d'errance, comment le feriez-vous ?**

Quand je suis sortie de la maison, j'étais faible. J'étais suivie par un psychologue. J'avais mon appartement, de l'argent, mes filles avaient leur chambre. Quand j'ai quitté le foyer conjugal, je suis sortie sans avoir 50 centimes dans ma poche. Mais mon Dieu ne m'a pas abandonnée. Depuis que je suis sortie je m'en suis bien sortie. Soit je travaille, soit ma famille m'envoie un peu d'argent du Maroc (200 € par mois).

- **Comment vous entendez-vous (ou entendiez) nommée par les personnes autres que les personnes sans abri ?**

Dans ma situation je n'ai connu que des personnes qui m'ont bien traitée.

- **Quel regard sentez-vous (sentiez) sur vous ? De la société, des passants, des institutions ?**

Je n'ai pas d'avis sur la question car je ne suis pas en rue mais de toute façon je suis très gênée. Je n'aime pas demander de l'argent à ma famille par exemple. J'en perds ma fierté. J'aimerais bien changer ma situation pour me sentir bien. Parfois je craque et je pleure. Et puis dans notre

cas, beaucoup de personnes veulent profiter de nous. Avant-hier un homme m'a promis de m'engager, de me trouver un logement et puis quand je l'ai rappelé pour connaître la suite, il n'a plus jamais pris mon appel.

- **Quel lien entretenez-vous (entretenez) avec votre corps ? Un corps dont vous avez (aviez) envie de prendre soin ? Un corps que vous avez (aviez) envie de maltraiter ?**

Oui je fais attention à moi et mes filles aussi. Nous avons aussi une carte médicale d'urgence. Nous essayons d'être toujours propres, bien habillées.

- **Quel est votre sentiment sur la question de la violence dans la rue, de la violence institutionnelle ?**

Je vois parfois des gens qui me font des promesses de travail, de logement. Ce sont principalement des hommes qui attendent de moi des relations sexuelles. Mais je résiste et je me bats pour mes filles.

- **Avez-vous (aviez) gardé des liens avec des ami.es, des connaissances de votre vie avant la rue ?**

Non toute ma famille est au Maroc et personne, outre les membres de ma famille, ne savent que je suis une sans-abri.

- **Avez-vous (aviez) lié connaissances avec de nouvelles personnes dans la rue ?**

Non j'évite. Après les multiples mésaventures que j'ai connues, je ne veux pas me lier d'amitié avec qui que ce soit.

- **S'adapter à la nouvelle vie une fois sortie de la rue, ça commence par quoi ?**

Pour moi ça commencerait par la régularisation. Je suis déjà très heureuse que mes filles soient scolarisées. Ma fille poursuit ses études à l'ULB et elle a même obtenu des facilités pour le paiement de son minerval. Alors la régularisation me permettra vraiment de travailler d'abord, et ensuite de chercher un logement pour mes filles et moi. Après nous allons reconstruire nos vies car pour le moment elles sont juste entre parenthèses.

- **On évoque beaucoup les maladies mentales dans le monde du sans-abrisme. Avez-vous ce sentiment ?**

Oui je pense que c'est vrai. J'en vois beaucoup qui ne vont pas bien mais je pense que c'est tout à fait normal aussi. Quand on est ainsi décroché de la vie physiquement on ne peut que l'être mentalement aussi. Et puis la vie dans la rue c'est très difficile, très dur.

- **Si je vous demande, en deux, trois mots de me citer les spécificités féminines dans le monde du sans-abrisme, que diriez-vous ?**

Dans ma situation, même si je n'ai pas un parcours dans la rue, je dirais la honte, la perte de sa fierté et de sa dignité. Et quand on est une femme c'est d'être toujours à la merci d'un prédateur et très souvent c'est d'ordre sexuel. Ou alors pour abuser de toi en te faisant travailler comme une esclave.

3. JAMILA

- **Pouvez-vous vous présenter en quelques mots en évoquant votre lieu de naissance, votre trajectoire scolaire, professionnelle, votre vie affective ?
De quel milieu familial êtes-vous issue ?**

Je suis née en Belgique le 10 mars 1970. J'habitais avec mon père et ma belle-mère, mon frère et mes deux demi-sœurs. J'étais une enfant maltraitée par ma belle-mère. J'ai quitté le domicile à l'âge de 12 ans. J'ai été inscrite dans des maisons de jeunes, dans des internats et puis après dans une maison d'accueil. J'allais chez mon père durant les week-ends et un jour il m'a dit qu'il allait m'envoyer voir ma maman au Maroc pendant les vacances. Je n'avais jamais connu ma maman car mes parents ont divorcé lorsque j'avais deux ans. J'ai dit oui et il m'a emmené au Maroc, il a déchiré mes papiers et je suis restée là-bas pendant 16 ans. Puis mon frère a remis mes papiers en ordre et je suis revenue. J'avais 32 ans. Je suis arrivée en Belgique et j'ai dû faire une procédure de régularisation. J'ai reçu mes papiers. En 2004 je me suis mariée avec un Albanais. Il y a eu des histoires, il m'avait trompée et j'ai commencé à boire. Il ne pouvait plus me supporter, alors il m'a quittée. A ce moment-là j'ai plongé à fond dans l'alcool et je suis devenue alcoolique. Je faisais des sevrages à répétition, j'ai été à Titeca¹ puis ensuite dans différentes unités (unité 71, unité 72) à Brugmann². Je faisais des rechutes et puis après j'ai perdu mon appartement à la suite d'une tentative de suicide, en ouvrant le gaz, en 2015. J'ai été expulsée de mon logement car j'étais dangereuse pour la sécurité des autres locataires.

Je suis venue, à ce moment-là, pour la première fois au Samusocial. Entretemps j'habitais parfois chez mon frère mais il me frappait et je suis venue ici. La police m'a ramené ici, c'était avant 2015. C'est à partir de mon expulsion que j'ai commencé à venir ici tous les jours. C'était dur. Je buvais et un jour j'avais décidé de ne plus boire et j'ai été chez mon médecin traitant.

¹ Le Centre Hospitalier psychiatrique Jean Titeca

² CHU Brugmann, Hôpital bruxellois

J'ai fait mon sevrage seule, avec du valium. J'ai rencontré des personnes, dont la présidente Léa qui travaillaient ici et à Solidarité Grands Froids (SGF). J'ai discuté avec elle et puis j'ai commencé à travailler dans leur hangar, deux fois par semaine. J'étais retournée chez mon frère mais un jour on s'est disputé et il m'a mise dehors. Je voulais revenir ici mais la présidente de SGF à qui j'avais téléphoné m'a demandé de l'attendre. Elle m'a hébergé chez elle et c'est vrai qu'à l'époque j'avais arrêté de boire. J'ai habité chez elle, je travaillais avec elle. J'étais bien. Je retournais parfois chez mon frère mais il me frappait à chaque fois et je retournais chez elle. Mon frère me faisait toujours des problèmes mais Léa ne voulait plus de problèmes. Donc voilà. J'ai encore fait un sevrage au Domaine en 2017 mais ça n'allait pas et j'ai signé une décharge avant de retourner chez mon frère et d'y habiter pendant deux ans. Mon frère m'a frappé avec une batte de baseball et je suis revenue à nouveau ici. C'est mon avocat qui m'a ramené ici. J'ai commencé la coke, l'éther. L'éther ça fait un an que j'ai commencé. Ils sont très inquiets ici d'ailleurs. Je viens de sortir d'une postcure, je suis rentrée le 23 août 2021 et j'ai été expulsée le 29 car j'avais consommé à l'intérieur. Je n'avais donc pas terminé ma postcure. Quand je rate mes sevrages, je ressens senti cela comme une perte de temps. Je culpabilise alors. Mais j'ai quand même refais une demande et j'ai un rendez-vous le 15 mars au Domaine pour un sevrage et une postcure. J'ai besoin d'aide mais ce n'est pas évident car on va, on revient... Et voilà. Mon papa est décédé, il était cariste. J'ai poursuivi mes études jusqu'en 4^{ème} secondaire. J'ai travaillé dans l'Horeca, comme agent d'entretien, comme femme de chambre... Je n'ai pas d'enfant.

- **Depuis combien de temps êtes-vous (étiez) en rue ? Si vous en êtes sortie, depuis quand ? Comment ?**

Depuis 2015.

- **Que transportez-vous (transportiez) avec vous ? Dans quoi ?**

Je transporte mes vêtements mais je n'ai plus rien auquel j'attache de l'importance car j'ai tout perdu. J'avais tout dans un box et puis j'ai arrêté de payer et j'ai tout perdu. J'ai arrêté de payer mon box pour consommer de la coke, alors j'ai tout perdu. Tout a été liquidé par les propriétaires du box. Il y avait mes bijoux, mes vêtements, mes photos, mes souvenirs... J'ai tout perdu.

- **Quand vous êtes (étiez) en rue, dites-vous (disiez) d'un endroit donné « je l'habite » ou c'est mon « chez moi » ?**

Je n'ai jamais vécu dans la rue mais dans tous les endroits où je passe, je ne me sens pas chez moi.

- **Que faites-vous (faisiez) durant les journées passées en rue ? Avez-vous (aviez) une routine ? Si oui, tentez-vous (tentiez) de la maîtriser ?**

Avant oui j'avais une routine mais maintenant... Je m'occupais, j'allais chez mes sœurs pendant la journée et je revenais ici le soir. J'allais chez mon frère durant la journée et je revenais ici le soir. Maintenant je ne peux plus me le permettre car déjà je bois et mes frères et sœurs ne veulent pas que leurs enfants prennent une mauvaise image de moi. Ca je peux comprendre. De toute façon je ne vais pas chez eux quand j'ai bu.

- **Avez-vous (aviez) une ou des stratégie(s) pour ne pas vous faire repérer ?**

Je m'en fiche. De toute façon je vais juste acheter ma bière, je ne vais pas loin. Si quelqu'un me dit « bonjour », je réponds « bonjour » c'est tout.

Je me sens en sécurité ici donc je n'en sors pas beaucoup. Quand je veux acheter de l'éther, je prends le bus ou le tram mais moi je ne descends pas du tram tant que je ne vois pas une pharmacie près d'un arrêt. Sinon je ne descends pas. J'essaie de faire le moins de déplacement possible.

- **Avez-vous (aviez) des repères fixes dans la rue ? Des lieux de prédilection ?**

Non je n'en n'ai jamais eu. Aujourd'hui je sors le moins possible. Je n'ai rien à faire dehors.

- **Quand vous parlez de vous en tant que femme sans abri, comment vous nommez-vous ?**

Oui je suis sans-abri mais tant qu'on a un toit sur la tête, c'est le plus important je trouve. J'ai dormi quelques fois en rue, au musée des égouts. C'est dur de dormir dans la rue. Mais quand on est ici on se sent protégé.es quand même. Chaque jour il y a des améliorations ici, avec les assistantes sociales. Quand elles voient que vous allez trop loin, elles sont là et vous appellent. On n'a pas à faire l'appel nous-mêmes. Par exemple, pour moi, combien de fois ont-ils pris rendez-vous avec ma psychiatre, sans me prévenir car elles voyaient que je n'étais pas bien ? Elles s'inquiétaient et voilà. C'est comme au Domaine quand je suis rentrée au mois d'août, normalement je ne pouvais pas y rentrer car je devais attendre plus longtemps mais c'est grâce à ici car elles ont fait en sorte que j'y entre malgré la longue liste d'attente. Elles m'ont fait passé par l'Hôpital Saint-Jean³ et on m'y a fait dormir pendant une semaine avant que je n'entre au Domaine. Ca c'est fait plus vite que prévu. Moi je trouve qu'elles sont là.

³ Hôpital Saint Jean, hôpital bruxellois

- **Si je vous demande de vous décrire, avec votre parcours d'errance, comment le feriez-vous ?**

Je suis une personne. Mais parfois on se dit on n'est pas une personne. Quand votre passé revient, votre maltraitance et tout, on se dit « tu n'es pas une personne ». Ca veut dire que je ne suis pas une personne si on me maltraite comme ça. Vous comprenez ? Je suis rien, inutile. Je me sens comme ça des fois. Je dis que je peux faire des choses mais il me faut de l'aide. Il en faut. C'est impossible qu'une personne vous dise je peux m'en sortir toute seule. Il y en a qui ont leur fierté, leur orgueil mais non. L'aide doit être là car il faut du travail, on ne peut pas s'en sortir sans ce travail pour enlever tous nos ressentis négatifs. Vous comprenez ?

J'ai cette aide et je sens que l'on s'inquiète pour moi. Valentine a contacté Dune pour que je sois prise en charge chez eux et elle attend la réponse.

- **Comment vous entendez-vous (ou entendiez) nommée par les personnes autres que les personnes sans abri ?**

Clairement comme une malade mentale, une clocharde parfois même une prostituée.

- **Quel regard sentez-vous (sentiez) sur vous ? De la société, des passants, des institutions ?**

Je ne me sens pas jugée par les institutions. La famille ne me juge pas non plus. Ils comprennent. Ils veulent que je m'en sorte, que j'arrête. Je n'ai pas de contacts non plus avec l'extérieur. J'ai toujours eu des contacts avec des personnes qui ont été hospitalisées, ou des personnes d'ici. Les hébergés.es jugent parfois mais on s'en fout. Du moment qu'on ne sent pas jugé.es par les pro, c'est ça le plus important.

- **Quel lien entretenez-vous (entreteniez) avec votre corps ? Un corps dont vous avez (aviez) envie de prendre soin ? Un corps que vous avez (aviez) envie de maltraiter ?**

Parfois je ne me supporte pas, je ne me supporte plus. Quand je me vois comme ça, j'ai grossi, je me laisse aller, parfois je ne me lave plus, je ne me peigne plus. Ca elles le voient ici et elles vous motivent. Je me laisse aller, je veux oublier ce corps, comme quand on boit une bière, c'est pour oublier.

- **Quel est votre sentiment sur la question de la violence dans la rue, de la violence institutionnelle ?**

J'ai déjà entendu des histoires à la télé mais ici non. Pour moi les institutions ne sont pas violentes. Depuis que j'ai connu le Samusocial, ce ne sont pas toujours les mêmes places, c'est toujours... Oui c'est vrai, au début c'était dur pour les autres femmes parce qu'avant le Covid

c'était rentrer à 17 heures en hiver, à 20h en été. A 7 heures il fallait se lever et puis à 8 heures il fallait partir avec tous ses bagages. Bon moi je n'étais pas dans ce cas car j'avais un box dans lequel il y avait mes vêtements. Je n'avais que le principal avec moi. C'est vrai que ce devait être dur pour les femmes qui devaient transporter tous leurs sacs. Maintenant ça va, elles peuvent rester toute la journée et peuvent laisser leurs vêtements mais il y a un minimum, soit un bac ou une valise. Il y en a qui viennent avec tous leurs vêtements, les laissent en-dessous du lit. Ça je peux comprendre qu'ici elles disent non car ça encombre les chambres. Il y a des règles mais on a de la liberté je trouve. Par rapport à l'hôpital c'est autre chose. Vous avez du wifi à l'hôpital ? Au Domaine⁴ on a fait une pétition pour avoir du wifi et on n'a toujours pas la réponse. Il faut aller jusqu'au chalet et il y a des heures pour ça pour avoir du wifi. Ici on a du wifi 24h/24 et il n'y a pas de limite horaire.

- **Avez-vous (aviez) gardé des liens avec des ami.es, des connaissances de votre vie avant la rue ?**

Je n'en n'ai pas. Je n'ai jamais eu d'ami.es. J'ai été mariée et tout tournait autour de la famille. Je suis très famille.

- **Avez-vous (aviez) lié connaissances avec de nouvelles personnes dans la rue ?**

Non, non !

- **S'adapter à la nouvelle vie une fois sortie de la rue, ça commence par quoi ?**

Je veux déjà avoir un appartement, un logement, mon chez moi. J'ai déjà des objectifs. Je veux travailler, comme bénévole, dans un refuge pour animaux maltraités. J'ai fait la demande et j'attends la réponse. Avoir mon appartement, voir mes nièces, les voir grandir car je n'ai pas d'enfant, aller chez mes sœurs et travailler si je trouve. J'aurai mes occupations. Mais je dois faire mes objectifs avant d'avoir mon appartement. Parce que si c'est pour avoir un appartement et ne pas avoir d'objectifs, ça ne sert à rien. J'avais commencé au Domaine.

- **On évoque beaucoup les maladies mentales dans le monde du sans-abrisme. Avez-vous ce sentiment ?**

Je peux comprendre. Chacun a sa réaction face à ce qu'il est devenu. On pète les plombs, on devient fou. Moi aussi au début je pensais que j'allais devenir folle mais j'ai tenu. Mais chacun son cerveau et comment il réagit. Il y en a qui sont faibles. C'est pas de leur faute, je peux

⁴ Le Domaine est un centre hospitalier et un centre de jour psychiatriques situé à Braine-l'Alleud

comprendre. Moi je me sens forte même si je rechute souvent. Je n'ai pas pété les plombs, je ne suis pas folle... Et voilà quoi.

- **Si je vous demande, en deux, trois mots de me citer les spécificités féminines dans le monde du sans-abrisme, que diriez-vous ?**

Pour moi c'est la même chose, un homme qui dort dehors ou une femme. Combien d'hommes n'ont pas été volés, tabassés... Oui une femme peut être violée, mais pour moi on est tous des êtres humains. Un homme ou une femme. Ca peut être un homme de 18 ans qui se trouve dehors. Moi je trouve qu'il n'y a pas de différence. Ce pourrait être mon frère... Si les gens pensaient comme ça et c'est comme ça qu'il faut penser. « *Ce pourrait être mon frère, et si mon frère devenait comme ça ? Qu'est-ce qui va lui arriver ?* ». Il y a l'âge aussi, des personnes de 60 ans. Quand tu vis dans la rue, un garçon qui n'a jamais rien volé et puis qui apprend beaucoup de choses, à cause des fréquentations et car il est influençable. Tu n'as pas le choix, tu dois parler avec des personnes. Ce n'est pas tout le monde mais pour t'occuper tu fais connaissance avec des personnes. Tu peux tomber sur de bonnes personnes mais tu peux aussi tomber sur de mauvaises personnes. Les hommes aussi se font violer, il n'y a pas que les femmes. Les animaux se font violer. Heureusement qu'il y a le Samusocial car je pense que la rue est un monde très dur.

Remarques :

Elle pleure durant tout l'entretien.

En prenant congé d'elle, elle dit « Merci pour votre interview. On se sent valorisés, ça nous fait reprendre confiance, ça fait du bien. » Et montre une photo d'elle « d'avant » où elle est maquillée et bien habillée.

4. ZOHRA

- **Pouvez-vous vous présenter en quelques mots en évoquant votre lieu de naissance, votre trajectoire scolaire, professionnelle, votre vie affective ?
De quel milieu familial êtes-vous issue ?**

J'ai 69 ans, je suis née en Algérie et je suis italo-algérienne. Je vivais en Italie où je me suis mariée en 1991, puis j'ai divorcé en 1996. Dès que mon divorce a été prononcé, mon ex-mari est retourné vivre en Algérie. Moi j'ai commencé à travailler à Naples. J'accompagnais des personnes âgées à domicile, je prenais soin d'elles au quotidien. Je ne travaillais pas sous

contrat, tout se faisait en noir. Parfois j'arrivais à décrocher des boulots sous contrat mais c'était très rare. J'ai rencontré ensuite un monsieur en 2011, de nationalité italienne. Au début tout se passait très bien entre nous mais ensuite il a voulu que je me prostitue. J'ai refusé bien sûr mais les scènes de violence ont commencé à se multiplier, à devenir de plus en plus fréquentes. Il me battait et me forçait à lui remettre l'argent de mes salaires. Pendant la crise sanitaire, je ne travaillais plus et il hurlait en me demandant de sortir et de ramener de l'argent. Cet homme était violent et le devenait encore plus lorsqu'il était sous l'emprise de la drogue. Je suis en Belgique depuis un an et quelques mois. J'ai tout abandonné, pris quelques affaires dans un sac dont mes papiers et je me suis enfuie.

Je n'ai pas d'enfant. Je ne peux plus retourner en Italie et je me cache pour qu'il ne sache pas où je suis. J'ai très peur car il a une grande famille et il risque de me tuer s'il sait où me trouver. Il a juré qu'un jour il me tuerait. Donc il est hors de question que je retourne en Italie. J'essaie de faire passer le temps en attendant de meilleurs jours. Les institutions italiennes refusent de m'envoyer mes documents (mutuelle...) et c'est très difficile de régulariser ma situation. Mes documents italiens sont valides jusqu'en 2026. J'ai étudié en Algérie jusqu'en 4^{ème} année secondaire. Mon père était fonctionnaire, on vivait bien et heureux. J'ai 2 sœurs et un frère. Dès que mon père est décédé en 1983 notre vie a basculé. En Algérie, je travaillais comme esthéticienne. J'ai été en vacances en Italie et j'ai aimé ce pays au point d'y retourner pour m'y installer. J'ai acquis la nationalité italienne en 2005.

- **Depuis combien de temps êtes-vous (étiez) en rue ? Si vous en êtes sortie, depuis quand ? Comment ?**

Quand je suis arrivée en Belgique j'ai été chez une amie qui m'a hébergé pendant 2 mois. Après elle m'a signifié que ce n'était plus possible de rester chez elle. Alors je suis partie car cette femme ne savait pas non plus que je venais pour m'installer en Belgique. Elle m'a logée pendant deux mois car elle pensait que j'étais à Bruxelles en tant que touriste. J'ai commencé alors à errer dans les rues. Je me trouvais dans un parc à Watermael et une dame avec qui je faisais la conversation m'a soutenue dans mes démarches. Elle m'a emmenée au CPAS et j'ai eu droit à une carte médicale. Une assistante sociale qui parlait l'italien m'a orientée vers le Samusocial. Je suis restée plus d'un mois et demi dans la rue. Il pleuvait, il faisait froid. C'est très difficile la vie en rue, tu dépends des passant.es. Parfois on te donne un morceau de pain, parfois tu crèves de faim et de soif. Je suis dépendante à la cigarette en plus, ce qui était vraiment très dur (pleurs). Ma maman est en train de vivre ses derniers jours en Algérie et je ne peux pas aller la voir. Je suis arrivée au Samusocial et après 3 mois, je n'ai plus eu droit à l'aide du CPAS de Waterloo qui m'a redirigée vers le CPAS de Molenbeek qui a refusé catégoriquement de me

remettre une carte médicale. Je suis restée pendant 4 mois sans prendre mes médicaments contre l'hypertension. Le Samusocial est intervenu et je bénéficie à présent de l'aide médicale du CPAS de Bruxelles-Ville. Au mois de juillet je suis tombée en rue et j'ai été hospitalisée et opérée au mois de décembre. Maintenant je fais de la kiné.

- **Que transportez-vous (transportiez) avec vous ? Dans quoi ?**

Je n'avais qu'un petit sac à dos dans lequel j'avais deux, trois vêtements et mes documents. Depuis que je suis au Samusocial j'ai un peu plus de vêtements reçus par les associations.

- **Quand vous êtes (étiez) en rue, dites-vous (disiez) d'un endroit donné « je l'habite » ou c'est mon « chez moi » ?**

Oui, à force le parc était devenu mon chez moi.

- **Que faites-vous (faisiez) durant les journées passées en rue ? Avez-vous (aviez) une routine ? Si oui, tentez-vous (tentiez) de la maîtriser ?**

Je ne faisais rien. Je ne connaissais pas la ville, j'avais peur d'y bouger alors je restais assise dans le parc. C'est grâce à la dame dont je vous ai parlé que j'ai commencé à être aidée par le Samusocial et avant cela par le CPAS. Je ne connaissais pas non plus les associations qui pouvaient m'aider.

- **Avez-vous (aviez) une ou des stratégie(s) pour ne pas vous faire repérer ?**

Non pas spécialement.

- **Avez-vous (aviez) des repères fixes dans la rue ? Des lieux de prédilection ?**

Le parc. Je n'en bougeais pas qu'une fois la nuit venue.

- **Quand vous parlez de vous en tant que femme sans abri, comment vous nommez-vous ?**

Je ne dormais pas, j'étais consciente que ma vie entière était ratée. Je me questionnais sans cesse sur mon devenir. En rue on ne sait pas dormir. Il faisait froid, j'étais vêtue d'un peignoir et une femme m'avait donné une couette. A Watermael je n'avais pas très peur car c'est une commune calme mais malgré tout je me mettais dans des sas de portes pendant la nuit, d'une part pour la sécurité et d'autre part pour avoir moins froid. Je recevais aussi un peu d'argent des passant.es. Je tendais ma main aux gens (pleurs). Je me sentais mal. Chaque fois que je voyais une femme que je pensais maghrébine, je la hélais. Les réactions étaient variées, certaines avaient peur de moi, d'autres me parlaient, me soutenaient. Une dame marocaine m'a aidée, je ne l'oublierai jamais. Elle venait me changer, laver mes vêtements sales et deux fois elle m'a

emmenée chez elle pour me faire prendre une douche, pendant l'absence de son mari. Je ne veux pas réfléchir à tout cela, ça fait trop mal.

- **Si je vous demande de vous décrire, avec votre parcours d'errance, comment le feriez-vous ?**

J'étais gênée. Quand les gens me tendaient une pièce, cela accentuait mon désarroi. Et je me demandais comment j'étais arrivée à ce niveau. Comment suis-je tombée si bas ? J'étais malade, bouffie... Je ne suivais bien sûr plus mon régime et mangeais la nourriture qu'on me donnait. Parfois je restais aussi sans manger durant de longues périodes. J'aurais voulu disparaître. J'avais ma maison en Italie et même si je n'en étais que locataire, c'était mon chez moi. Je travaillais avec des personnes âgées chez qui je logeais pendant la semaine. Mes jours de congé je retournais chez moi. Cet homme a bousillé ma vie. Je n'ai plus rien, je ne suis plus rien.

- **Comment vous entendez-vous (ou entendiez) nommée par les personnes autres que les personnes sans abri ?**

Je ne sais pas et ce n'est pas important.

- **Quel regard sentez-vous (sentiez) sur vous ? De la société, des passants, des institutions ?**

Cela dépend. Il y a des gens qui sont gentils, d'autres qui vous jettent des regards méchants, certains qui détournent le visage pour ne pas vous voir. Mais il y a aussi des personnes très gentilles qui ne demandent qu'à vous venir en aide, en vous donnant des informations ou autrement. J'en ai aussi rencontré.

- **Quel lien entretenez-vous (entretenez) avec votre corps ? Un corps dont vous avez (aviez) envie de prendre soin ? Un corps que vous avez (aviez) envie de maltraiter ?**

Je n'avais pas les moyens de prendre soin de mon corps. J'étais sale, je n'ai pris que deux douches pendant le temps que j'étais dans la rue. Même si j'aurais voulu m'occuper de moi, je n'aurais pas pu. Pourtant je suis une femme coquette, j'aime m'habiller, me maquiller, vernir mes ongles, aller chez le coiffeur. En rue ce n'est pas la première préoccupation. C'est avant tout se chauffer et se nourrir.

- **Quel est votre sentiment sur la question de la violence dans la rue, de la violence institutionnelle ?**

Non je n'ai jamais été victime de violence dans la rue. Et ici au Samusocial je ne peux vraiment pas parler de violences. Sauf pour la nourriture... (pour la première fois elle esquisse un petit

sourire). Ce n'est vraiment pas bon et en plus je suis musulmane donc il y a des aliments que je ne consomme pas. Je mange très peu et je me nourris la plupart du temps avec du café et une tartine beurrée. Mais pour le reste je n'ai rien à dire. On dort, on prend une douche... Les travailleurs nous respectent, nous parlent bien et « ne nous emmerdent pas » (en français). Ils sont à l'écoute quand on veut parler.

- **Avez-vous (aviez) gardé des liens avec des ami.es, des connaissances de votre vie avant la rue ?**

Non. Je n'ai personne. Et la famille, quand tu es dans le besoin, plus personne ne te connaît. Même si tu t'es saignée aux quatre veines pour elle. Un homme, une fois marié, son épouse devient aussi sa sœur et toi tu es reléguée... Une fille idem, dès qu'elle se marie, elle se constitue une nouvelle famille. Pourtant j'ai fait beaucoup pour ma famille, j'ai travaillé dans des conditions difficiles pour leur envoyer de l'argent mais tout a été oublié. J'ai rompu tous les contacts avec mes ami.es et connaissances pour des raisons de sécurité. Je ne veux pas que mon ex-compagnon puisse retrouver ma trace.

- **Avez-vous (aviez) lié connaissances avec de nouvelles personnes dans la rue ?**

Non je n'ai pas la tête à cela maintenant.

- **S'adapter à la nouvelle vie une fois sortie de la rue, ça commence par quoi ?**

Par beaucoup de choses, à commencer la régularisation de mes papiers et puis un logement.

- **On évoque beaucoup les maladies mentales dans le monde du sans-abrisme. Avez-vous ce sentiment ?**

Oui mais vous ne pensez pas qu'il y a de quoi devenir fou dans la rue ? La rue est dure, elle vous casse.

- **Si je vous demande, en deux, trois mots de me citer les spécificités féminines dans le monde du sans-abrisme, que diriez-vous ?**

La honte. Ne plus exister en tant que personne.

